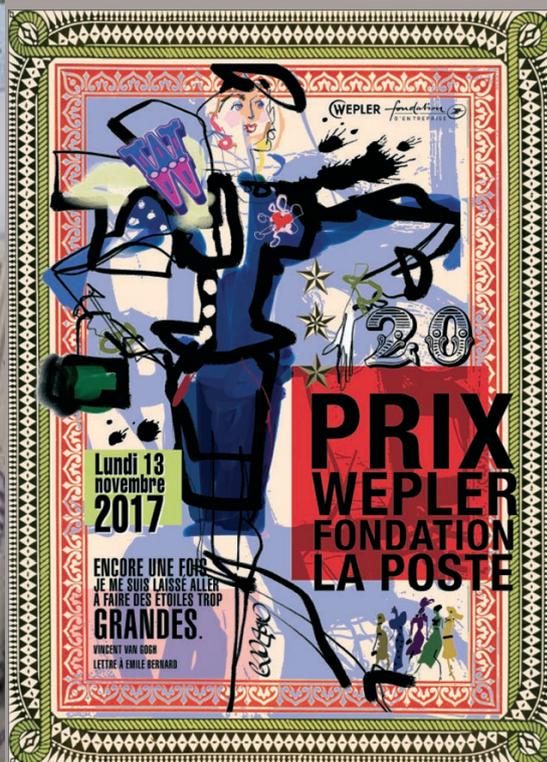


# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



## Sommaire

Dossier : Prix Wepler Fondation La Poste

02. Édito
03. Entretien avec Guillaume Poix
07. Discours de réception de G. Poix
09. Entretien avec Gaël Octavia
12. Discours de réception de G. Octavia
13. Extraits choisis
14. Les Lauréats et les affiches depuis 1998
16. Philippe Sollers, Lettres à Dominique Rolin
17. Henriette Campan, Biographie
19. Dernières parutions
21. Agenda déc. 2017 - janv. 2018



# Édito

## Les lauréats du Prix Wepler Fondation La Poste 2017

Nathalie Jungerman

Le mois dernier, on fêtait la littérature à la brasserie Wepler, en musique, à l'occasion de la remise du Prix Wepler Fondation La Poste et de sa 20ème édition. Le jury 2017 remettait le prix à Guillaume Poix, auteur des *Fils conducteurs*, édité chez Verticales, et la mention spéciale à Gaël Octavia pour *La fin de Mame Baby* publié dans la collection « Continents Noirs » des éditions Gallimard. Deux primo-romanciers qui sont aussi dramaturges, dont les pièces sont jouées, distinguées par plusieurs récompenses, et pour certaines éditées. Avec *Les fils conducteurs*, Guillaume Poix évoque et réinvente l'une des plus grandes décharges au monde de rebuts high-tech, Agbogboshie, près du port d'Accra au Ghana, et montre que chacun a sa part de responsabilité dans ce désastre écologique, social et sanitaire. Avant d'écrire cette fiction documentée, Guillaume Poix avait fait de ce sujet, une pièce de théâtre intitulée *Waste*, créée par Johanny Bert au Théâtre Poche de Genève en 2016. Puis, la forme narrative lui a semblé offrir plus de possibilités que l'écriture théâtrale, plus d'amplitude et de puissance pour raconter cette marée toxique qui ne cesse d'augmenter.

Dans *La fin de Mame Baby*, un récit qui parle d'intimité et de société, Gaël Octavia explore les relations d'amitié, de solidarité et de rivalité entre les femmes, à travers les parcours d'Aline la narratrice, de Mariette, Suzanne, et Mame Baby qui n'est plus mais dont la légende perdure. Au cours de la lecture, le mystère et les liens qui unissent les quatre personnages féminins se dévoilent subtilement.

Rencontre avec Guillaume Poix et Gaël Octavia dont les premiers romans captivent...

# Entretien avec Guillaume Poix

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Les fils conducteurs (Verticales, 2017), distingué le 13 novembre dernier par le Prix Wepler Fondation La Poste est votre premier roman. Vous êtes dramaturge, auteur de plusieurs pièces dont Waste, créée par Johanny Bert au Théâtre Poche/GVE (Genève) en 2016, qui aborde le même sujet que Les Fils conducteurs, à savoir l'intoxication d'un territoire africain par les déchets électroniques de l'Occident... Qu'est-ce qui vous a poussé à choisir un nouveau mode d'écriture, le roman, pour traiter de l'une des décharges les plus connues au monde, Agbogbloshie au Ghana ?**

**Guillaume Poix** Après avoir terminé l'écriture de *Waste*, j'ai ressenti une certaine frustration. Il me semblait que le sujet, vaste et exigeant, appelait une forme littéraire encore plus ambitieuse qu'une pièce de théâtre dont l'existence est passagère. Quand bien même une pièce a été représentée, le souvenir de sa représentation s'étend si elle ne donne pas lieu à une édition (*Waste* n'a pas fait l'objet d'une publication). De plus, l'édition théâtrale est somme toute assez confidentielle. La scène qui offrait quelque chose de très allégorique me paraissait trop petite pour rendre justice à cette immense décharge qu'est Agbogbloshie. J'ai pensé qu'un roman permettrait de partager mon regard sur ce lieu avec un plus large public et surtout que je pourrais explorer davantage de choses que je n'avais pu le faire avec la pièce : la description du lieu, la possibilité d'une voix narrative qui vienne embrasser l'ensemble des personnages, être plus juste avec la réalité tout en étant plus puissant dans l'imaginaire, développer la fiction... J'avais le sentiment que le lieu débordait la forme théâtrale et qu'il fallait lui donner une amplitude à la fois poétique, narrative, sensible, que l'histoire de cette décharge parviendrait au lecteur de manière beaucoup plus forte qu'au théâtre où

le rituel collectif est politique. L'intimité de la lecture silencieuse me paraissait donc être plus à même de parler de ce monde.

**N'aviez-vous jamais écrit de romans avant celui-ci ? Y avait-il eu des tentatives ?**

**G.P.** Non, c'est vraiment la première fois. L'envie d'aller vers une forme narrative me tentait depuis longtemps mais je ne pensais pas du tout en être capable. Je ne voulais pas écrire un récit autobiographique et je crois que j'attendais de trouver un sujet qui me paraisse être l'emblème de ce que je pourrais inventer dans le roman. J'ai donc appris l'écriture romanesque avec ce premier livre, *Les fils conducteurs*. Découvrir la forme du récit n'a pas été sans mal, le chemin a été long, il y a eu plusieurs versions. Yves Pagès et Jeanne Guyon qui codirigent les éditions Verticales m'ont demandé de retravailler le premier texte que je leur avais envoyé. Au cours de notre conversation, j'ai pu identifier où était le livre à venir. Je suis reparti en écriture et je leur ai proposé une autre version, assez différente de la première, dans laquelle 50% du texte s'était formé grâce au dialogue mené avec eux... Il y a eu d'autres ajustements par la suite jusqu'à la version finale.

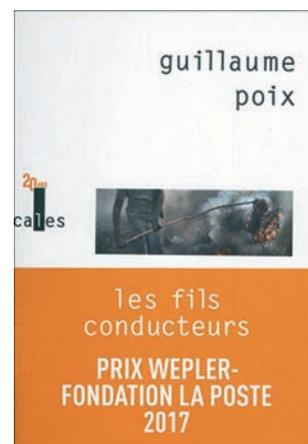
**Et qu'est-ce qui a guidé le choix de ce sujet d'actualité ? Un voyage en Afrique, un film documentaire, des articles de presse, une exposition de photographies ?**

**G.P.** Une série photographique intitulée *Permanent error* de Pieter Hugo que j'ai vue à Stockholm, au musée de la photographie. Les circonstances de cette exposition étaient assez cinglantes pour l'occidental que je suis. J'étais parti quelques jours à Stockholm pour aller au Fotografiska, ce musée très design situé sur les quais des quartiers sud de la ville, dans un des ex bâtiments des douanes



Guillaume Poix  
13 novembre 2017  
Photo © David Raynal

Né en 1986, Guillaume Poix est dramaturge et metteur en scène. Il a publié une première pièce aux éditions Théâtrales, *Straight* (récompensée par de nombreux prix). Il est aussi l'auteur de *Wave* (commande de l'Institut français de Cotonou où il a été joué en mars 2015), de *Waste* (créée par Johanny Bert en septembre 2016 au Poche/GVE où il a été dramaturge associé en 2015-2016). Il a récemment écrit et mis en scène au Préau CDR de Basse Normandie *Tout entière* (bientôt publiée aux éditions Théâtrales), et a travaillé avec Christian & François Ben Aim et Ibrahim Maalouf à l'écriture d'une partition chorégraphique, *Brûlent nos cœurs insoumis* créée en février 2017 à La Garance, scène nationale de Cavaillon. Ancien élève de l'École Normale Supérieure, il y dispense un atelier d'écriture dramatique. *Les fils conducteurs* (éditions Verticales) est son premier roman. Il a reçu pour ce livre le prix Wepler Fondation La Poste 2017.



Guillaume Poix  
*Les fils conducteurs*  
Éditions Verticales, sept. 2017

Prix Wepler Fondation La Poste 2017

maritimes, et je me suis vu en train de regarder dans ce magnifique décor High Tech, très design, le désastre High Tech justement, à travers des photographies d'art. J'ai eu un grand vertige, et un grand dégoût pour mon statut de spectateur. Ces photographies convoquaient en même temps la beauté et l'obscénité. Ce malaise a déclenché l'écriture de la pièce. L'architecture du décor, l'espace de calque mythologique ou biblique qu'on pouvait mettre sur ces images, la situation géopolitique, tout cela embrassait une somme de sujets qui s'avéraient très intéressants à explorer en plus d'être assez méconnus. Je ne m'étais jamais questionné de manière citoyenne sur le devenir de mes appareils. Je me suis dit que ce serait puissant de faire de ce lieu sacré qu'est la scène théâtrale, une décharge. Puis, alors que la pièce offre un point de vue assez univoque, sans beaucoup de jeux d'angles ni contrepoints, le roman allait effectivement me permettre de circuler et peut-être, d'être moins manichéen.

**Est-ce que Thomas, le photographe franco-suisse venu à Accra pour y dénoncer la catastrophe écologique et humaine est représenté dans la pièce ?**

**G.P.** Dans la pièce, un personnage qui s'appelle « L'homme » a une trajectoire assez similaire à celle de Thomas. Dans le premier état du roman, il n'avait pas non plus de prénom mais en retravaillant le manuscrit, il a fallu lui en trouver un, et le personnage en a été complètement bouleversé. Tout ce que je projetais en lui, le jugement ou la condamnation morale que je pouvais lui accoler, a changé. À partir du moment où je l'incarnais, j'étais obligé de le troubler, de lui donner des contradictions, des paradoxes, des grandeurs, mais là où peut-être dans une première version j'étais beaucoup plus impitoyable même si le roman en garde évidemment une trace, j'ai tenté d'apporter un peu de contrepoint.

**La construction du récit met en situation deux histoires parallèles qui jouent sur la profondeur de champ, sur sa variation... On a l'impression que l'écriture s'apparente à une sorte d'objectif grand-angle dont la profondeur de champ diminue progressivement pour se focaliser sur les protagonistes... (l'histoire de Jacob, l'enfant qui va travailler dans la décharge et celle de Thomas, le photographe franco-suisse)...**

**G.P.** Je ne me le suis pas du tout formulé ainsi mais ça me paraît extrêmement juste. Effectivement, j'ai découvert l'existence du lieu à travers la photographie et j'étais intéressé, tiraillé par la question de la photographie et peut-être, au fond, par la relation entre ses techniques et l'écriture

romanesque, par la manière de les exporter dans la narration.

**Vous inventez un langage surprenant, déstructuré, mêlant français et anglais. C'est la langue de la « bosse »... Comment l'idée de cette langue vous est-elle venue, pourquoi ce parti pris ?**

**G.P.** Une intuition liée au théâtre : la seule chose que j'avais à écrire quand j'ai choisi la forme théâtrale, c'était des dialogues pour des personnages. J'utilise déjà cette langue dans la pièce mais elle s'est transformée avec le roman puisque ce n'est plus la même approche. Si je faisais parler les personnages, les travailleurs comme s'il s'agissait de personnes proches de moi, il y avait pour ainsi dire une colonisation de leur langue. Je n'étais pas allé sur place, je me suis seulement documenté à travers les travaux des autres, ce qui m'obligeait à imaginer une langue qui soit à la hauteur du lieu et puisse exprimer ce qu'est Agbogboshie. En ce sens, de même qu'un photographe me raconte ce lieu par ses images, il fallait que j'essaie de raconter comment je le perçois à travers la langue même des personnages, pas uniquement en compilant des données documentaires, certes importantes, mais qui sont aussi une sorte d'armature à la fiction. Si je choisis l'écriture, celle-ci doit révéler quelque chose du lieu, par ses propres moyens. Elle doit raconter elle-même le déchet, être la langue du déchet. Et c'est un déchet un peu particulier puisqu'il s'agit d'une décharge de beaux objets. Ce paradoxe baudelairien suscite un vertige que cette langue devait évoquer. Une langue qui souille la langue correcte et qui en même temps la sublime à travers des adjonctions de mots, des tournures un peu fracassées, le non respect des critères académiques et une constitution rythmique qui soit en permanence dans l'invention, dans une grande liberté, une émancipation. Qu'elle reste compréhensible était un défi. Mon principal souci était de ne pas appliquer un système, ou une grille de langue. Je souhaitais qu'elle puisse surprendre tout le temps, qu'il y ait une phrase totalement compréhensible, limpide, reconnaissable et qu'apparaissent tout d'un coup des scories, des opacités, des angles, à l'instar de la décharge qu'on peut embrasser de manière évidente et qui est en même temps un paysage inconcevable, sidérant. Il s'agissait donc de jouer avec les tournures, avec les registres, le familier, le soutenu, et faire en sorte que ces adolescents qui travaillent dans la décharge puissent manier une langue de manière magistrale. « Langue de déchets » ne voulait pas dire pour moi, « langue appauvrie », mais une langue extrêmement riche parce que ce territoire est fait d'objets très précieux qui sont traversés par les existences de milliers d'êtres.

**« Je peine à trouver dans ce réel une source d'espoir » vous avez dit dans votre discours de réception le 13 novembre... « il n'était pas question de se dérober devant le réel, même s'il est insoutenable »... Vous montrez la corruption, la tragédie qui touche principalement les enfants... Il y a une chaîne de corruption, un trafic illégal extrêmement important qui a une dimension internationale et la situation ne fait qu'empirer, la quantité de déchets inondant l'Afrique ne fait qu'augmenter même si l'exportation est interdite... Il n'est donc pas possible d'arrêter cette marée toxique ?**

**G.P.** Cet effet de chaîne suscite en effet une forme de tragédie. Le roman est structurellement pessimiste bien que l'invention de cette langue donne de l'énergie, de l'émancipation, une puissance de vie aux personnages indépendamment de l'ensemble du cadre tragique qui les plonge dans la boue. C'est vrai que le fait de raconter toute la chaîne des trafics et des régulations jusqu'au téléviseur Grundig dont les propriétaires ont à voir avec le nom de l'auteur, est une manière de montrer qu'il s'agit d'une toile d'araignée extrêmement compliquée à déchirer.

**Ailleurs dans le monde, en Chine par exemple (la décharge de Guiyu), les appareils électroniques détruisent aussi le paysage et la santé des habitants...**

**G.P.** Oui, d'autres décharges ont vu le jour. En Inde aussi...

En tant que citoyen, je ne pense pas être plus engagé qu'un autre, ou plus concerné, j'ai la même bonne volonté de ne pas gâcher notre planète à l'excès, d'essayer de raisonner ma consommation. Pour autant, c'est le versant tragique de l'ère numérique, l'infini et l'éternité qu'invente le numérique. Nous sommes face à l'incapacité de l'action politique ou de l'action collective d'empêcher cette tragédie actuelle. Dans le livre, l'idée n'est pas d'opposer l'Occident à ce territoire africain, mais de montrer qu'en plus de la responsabilité occidentale dans ce désastre, il y a des complicités politiques ghanéennes qui se satisfont du lieu, le suscitent, le font perdurer et en tirent profit. C'est un engrenage particulièrement cynique, c'est le profit de la misère dans ce qu'elle a de plus honteux, de plus insoutenable puisque c'est la misère sociale, écologique, sanitaire. On pourrait parler de crime de masse dématérialisé.

Je voulais donc raconter que sur place, il y a aussi une mafia, des gens totalement corrompus. Il n'aurait pas été honnête d'idéaliser la société ghanéenne et ça n'aurait pas non plus rendu justice aux gens qui sont floués par leurs propres dirigeants, leurs propres responsables politiques.

**Avec Thomas, le photographe, vous interrogez le sens, la portée de l'image qu'on donne à voir. Est-ce que l'œuvre d'art peut changer le regard que l'on a sur une actualité sensible, en l'occurrence sur une telle catastrophe humaine, écologique ?...**

**G.P.** L'exposition que j'ai vue n'était pas à la télévision, ni dans un magazine ou un documentaire, c'était de l'art. Des photographies d'art. En vertu de quel droit peut-on instrumentaliser un objet d'horreur au profit d'une œuvre d'art ? Ce que je finis par faire avec l'écriture, j'ai donc bien conscience qu'il y a une mise en abyme assez cynique dans le livre. J'interroge la possibilité de la portée de l'œuvre avec le personnage de Thomas qui représente la thématique du recyclage infini. C'est-à-dire que non seulement, en pensant que « je » recycle mes objets, « je » n'ai pas conscience qu'ils s'entassent à l'autre bout du monde mais en plus, « je » viens, moi occidental, faire un reportage photographique qui sera exposé. Donc « je » viens après avoir intoxiqué les gens sur place, « je » viens saisir des images de ces gens intoxiqués pour travailler certes à une prise de conscience collective, mais aussi à une forme d'autopromotion ou d'auto-renommée. Cette compromission difficilement soutenable m'interroge quotidiennement et me met très mal à l'aise.

Est-ce qu'écrire change quelque chose, change quelqu'un ? C'est bien la question brûlante que je me pose au moment où j'écris. Se dire qu'écrire est une nécessité intérieure est confortable mais ne me satisfait pas. Certains livres m'ont changé. En tout cas, je sais que par la littérature, il y a des choses, des êtres, des lieux que je vois tout autrement.

Ayant passé du temps à m'intéresser à ce bourgeois, dans la projection et l'incarnation de ces personnages devenus proches, je vais effectivement percevoir ces outils numériques comme des armes qui tuent et pas seulement comme des beaux objets qui me facilitent la vie. Peut-être que l'utilisation que j'en fais va un peu changer. Je ne sais pas si l'écriture peut modifier quelque chose mais je pense qu'elle peut insidieusement transformer notre regard. Je ne vais plus voir mon téléphone portable avec le même œil. Si le réel devient un peu plus complexe qu'il n'est déjà au quotidien, c'est un pas en avant.

**Vous êtes-vous beaucoup documenté après avoir vu l'exposition à Stockholm ?**

**G.P.** Oui bien sûr. C'est seulement six mois plus tard que j'ai vraiment commencé à travailler sur ce sujet. Je ne pouvais pas me satisfaire d'une impression lointaine de spectateur d'un musée

même si les photographies ont continué de me hanter. Tout l'intérêt de l'écriture réside aussi dans l'enquête que l'on peut mener sur des sujets qui nous saisissent et nous passionnent. Et celui-ci a des implications directes dans ma vie de citoyen. J'ai regardé des documentaires, notamment La Tragédie électronique sur Arte, des reportages, des web-documentaires, lu beaucoup d'articles de presse, enfin tout ce que je réussissais à compiler. J'ai abandonné au bout d'un moment parce que le risque est d'avoir envie de tout dire. Le livre transforme le lieu qui est à la fois très réaliste et en même temps imaginaire. Il me semble que tout lecteur du livre qui se rendrait ensuite sur place serait frappé par l'incohérence ou la différence qu'il y a entre la réalité du lieu et ce que le livre en fait.

### **La littérature est-elle un domaine politique pour vous ?**

**G.P.** Oui. Ce n'est pas un hasard si les grands totalitarismes ont brûlé des livres, si la littérature a toujours concentré le feu politique parce qu'elle est considérée comme dangereuse. Par domaine politique, j'entends un terrain citoyen, un terrain où l'on met en commun ce qui régule nos vies, ce qui nous met en contact les uns avec les autres et ce qui agence nos volontés, nos puissances, nos fantasmes, nos désirs, nos rêves, nos actions. La littérature n'est faite que « de qui on est », « de quel point de vue on porte sur le monde », « comment on se considère les uns avec les autres », en ce sens, elle me paraît très proche du politique. Ce qui ne signifie pas que c'est une littérature politisée ou militante, ni une littérature univoque. Pour moi, la politique est ce qu'il y a de plus beau dans la civilisation. Même une littérature qui ne se définit pas comme politique et qui ne se veut pas politique raconte quelque chose de son apolitisme et donc raconte quelque chose aussi d'un point de vue désengagé ou d'un point de vue a priori des faits, des questions qui nous obsèdent. La littérature c'est le rapport au langage et le rapport au langage est déterminant dans notre vie, il nous situe socialement, esthétiquement, collectivement... C'est aussi une aventure politique parce qu'elle dit comment nous parlons, comment nous sommes. On saisit le monde à travers la langue.

### **Quels sont les auteurs qui comptent pour vous ?**

**G.P.** Virginia Woolf est une auteure majeure dans mon éblouissement pour la littérature, dans ma curiosité insatiable pour la langue, pour les fictions qu'elle écrit, son journal, ses grands romans... C'est à la fois une figure et une plume

qui me passionne profondément. Toni Morrison est une auteure qui m'enthousiasme énormément ; je suis très intéressé par le travail de Faulkner ; avec Marcel Proust ce sont des chocs de lecture. L'œuvre d'Annie Ernaux m'a beaucoup marqué parce qu'elle est d'une radicalité et d'une austérité que je trouve absolument remarquables. Elle prend un risque à chaque fois qu'elle écrit un livre. *Les Années* est pour moi fondamental, le livre accomplit un rêve de la forme littéraire, embrasser la vie d'une femme, une vie qui se dilue dans les vies du monde entier. Un projet d'une beauté et d'une puissance littéraire qui m'émeut profondément. J'ai beaucoup lu Jean Echenoz et j'aime son regard qui a de l'humour et de l'élégance. *Ravel*, par exemple, est un texte magnifique.

### **Quels sont vos projets d'écriture ?**

**G.P.** Je continue à écrire pour le théâtre, j'ai plusieurs commandes ou travaux de pièces que je vais essayer de mener à bien. Le projet principal c'est le deuxième roman dont je ne peux rien dire. J'y réfléchis depuis deux ans, plusieurs idées se sont agglomérées et l'épreuve de l'écriture va commencer à partir du mois de janvier.

### **Comment avez-vous accueilli la nouvelle de cette distinction littéraire qu'est le prix Wepler Fondation La Poste ?**

**G.P.** Avec une surprise absolue. J'étais aussi extrêmement intimidé, et très joyeusement démuné. J'ai écrit mon discours dans l'énergie de la panique. Évidemment, à partir du moment où l'on voit son nom et le titre de son livre sur une liste de prix, un travail insidieux s'effectue en soi, de manière un peu obsessionnelle. Ce serait tout à fait malhonnête de dire « Ah non je n'y pensais plus ! », j'y pensais énormément bien sûr. J'étais très fébrile mais ce n'est pas la même chose quand tout d'un coup, on vous annonce que vous êtes primé. Avec ce prix littéraire, ce sont les livres qui sont salués. Dans la brasserie Wepler, tous les ouvrages sélectionnés sont mis à l'honneur, on les cite. C'est une fête collective, ce n'est pas un couronnement. Les gens présents à cette soirée ont vraiment l'air heureux. Je trouve aussi que le fait d'être deux à recevoir une distinction, c'est vraiment très joyeux, et moins intimidant aussi.

.....

## Discours de réception Guillaume Poix

Il y a donc des anniversaires particulièrement heureux.

J'essaie de me souvenir de celui de mes vingt ans, il n'était pas aussi festif. Il n'était pas traversé par un sentiment de fierté comme il arrive que, depuis hier soir, je l'éprouve. Il était plus confidentiel et il ne signifiait rien. Rien de singulier. C'est ce qui je crois me fait tanguer ce soir : le sens de ce prix, son histoire, sa jeunesse, sa radicale différence. J'en connais un rayon sur la différence, et croyez-moi, je mesure l'honneur inouï que vous avez décidé d'accorder à mon roman. Je mesure l'audace que vous avez manifestée en décidant de saluer deux premiers romans, et si je n'étais pas concerné au premier chef et donc pris en flagrant délit d'orgueil, je dirais que vous faites preuve d'un panache et d'une indiscipline tout à fait réjouissants. Je salue avec chaleur et amitié Gaël Octavia ainsi que mes onze autres camarades d'écriture avec qui nous formons une belle liste de marginaux.

J'ai aussi une pensée joyeuse pour chacune et chacun des auteur-e-s que vous avez salué-e-s au cours de ces vingt dernières années, j'ai l'impression que vous me confiez la flamme olympique, c'est assez enivrant d'autant que je suis nul en sport alors je vais tâcher de ne pas la faire tomber dans les eaux boueuses du contentement.

Je me trouve, ce soir, à la croisée exacte de deux anniversaires dont je n'imaginai pas qu'ils me convoqueraient ensemble. Les éditions Verticales fêtent leur vingt ans cette année, et je vois dans cette coïncidence dont mon roman n'est qu'un hasardeux symptôme un hommage nécessaire au travail que Jeanne Guyon et Yves Pagès réalisent depuis toutes ces années avec le soutien sans faille de toutes les équipes de Gallimard. La littérature est pour moi une aventure collective, et ce que je vis avec Jeanne et Yves depuis maintenant deux ans relève véritablement de l'aventure. Jeanne, Yves, je veux vous dire à quel point je vous suis reconnaissant, à quel point je vous admire et vous respecte, et à quel point je vous aime, n'ayons pas peur des beaux mots. Je sais ce que le livre vous doit.

Il y a aussi des anniversaires douloureux, et je me souviens du 13 novembre 2015 avec la

gorge aussi serrée que vous.

Si je ressens une si violente émotion ce soir, c'est parce que la fiction, celle des *filles conducteurs* ne me ménage pas. Il y a une certaine ironie à raconter le destin d'un artiste qui tire du chaos sa renommée et à voir cette histoire mise en lumière à travers ma personne. Qu'est-ce qu'on instrumentalise des misères du monde au profit d'un sujet d'écriture ? Qu'est-ce qu'on croit racheter ou conjurer de l'horreur quand on la ramène dans le champ littéraire ? Je me pose la question, incessamment, je sais que je ne peux pas prétendre me dérober. La mise en abîme qu'opère le livre est cinglante, j'en ai bien conscience. C'est ainsi : écrire, c'est dangereux. Je ne crois pas qu'il y ait de livres que l'auteur puisse regarder en face s'il ne travaille pas, obstinément, à sa propre démolition. On le doit aux lecteurs, on le doit aux personnages, on se le doit.

Je peux me réjouir que le sujet qu'aborde le roman, la décharge d'Agbogbloshie, ce lieu tout à fait réel au nom imprononçable dont j'ai espéré qu'il cesse d'être innommable, s'incarne et existe désormais de manière un peu moins confidentielle. Je peux me réjouir que nous ne considérions plus nos outils numé-

riques comme avant après avoir croisé la route de Jacob, Isaac et Moïse. Je peux me réjouir qu'une seconde d'hésitation, peut-être, naisse au moment de jeter nos appareils. Qu'on se prenne soudain à parler la langue de la bosse, à rire avec trois adolescents dont l'amitié est le plus précieux des biens. Mais je peine à trouver dans ce réel une source d'espoir. La littérature n'est pas là pour nous contenter ni pour nous conforter face à ce qui crève tant nos yeux que nous le voyons plus.

On ne comprend pleinement ce qu'on a écrit – si tant est que cela finisse par nous arriver – qu'une fois le livre abandonné à son sort. Je ne savais pas exactement où je mettais les pieds en commençant à m'attaquer à nos déchets. Je trouvais bravache et malin de raconter ce qu'est notre civilisation, ce qu'est devenue notre espèce. Plonger un lecteur dans la fange électronique me semblait une belle idée. Je n'avais pas anticipé à quel point le déchet était en moi, à quel point j'héritais d'une pensée postcoloniale, à quel point elle collait à moi, ma génération, à quel point j'étais moi-même responsable du désastre. Je prends sur moi et mon consumérisme désinvolte la part la plus poisseuse de notre responsabilité collective. Je m'appelle Guillaume Poix, mon nom lui-même ne saurait mieux dire.

Je ne suis pas Thomas mais je suis le petit

Grundig, qui, traversant le temps et les continents, s'entasse et empoissonne.

Je sais que la fin du livre dérange et heurte, je sais qu'il y a dans le surcroît de nausée qu'elle provoque une source de désaccord. Mais elle est absolument nécessaire pour moi, elle n'est pas une coquetterie racoleuse : il n'était pas question de se dérober devant le réel, même s'il est insoutenable. Face à la dématérialisation de nos existences, face à la dilution des responsabilités, il fallait clore le livre par un acte.

Je ne sais pas si les livres changent des choses – il doivent bien changer quelques individus. Je sais qu'écrire me change. Parfois, je me dis qu'à pas de fourmis, de microscopiques dérives en infimes glissements, lisant et écrivant, nous pourrions désaxer les rotations et nous orienter autrement que vers la fin accélérée de notre planète. C'est un rêve un peu sot, un peu naïf, et peut-être erroné. Tant pis si la littérature ne sert à rien, ne nous servons pas d'elle, elle s'en portera mieux.

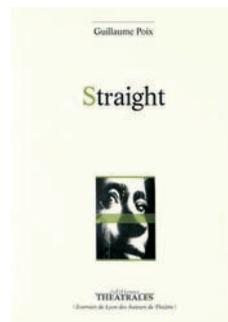
Elle ne connaît que le temps long, elle m'oubliera si je ne me souviens pas de cela chaque fois que je me remets au travail.

Je remercie la Brasserie Wepler, la Fondation La Poste, et toutes les énergies mobilisées par Marie-Rose Guarnieri de la Librairie des Abbesses, du fond du cœur de me permettre de dire tout cela, de m'assurer un quotidien d'écriture grâce à la très généreuse dotation que vous m'offrez, de rendre le livre un peu moins obsolète, de me permettre de dire à ma fille et ma femme que je les aime, à ma mère que je me souviens d'elle et que ce souvenir d'amour me saccage bien souvent, de me permettre de dire combien je suis redevable à tant de gens, tant de femmes, tant d'auteurs, je vous remercie enfin de ne pas voir en moi qu'un homme dont le genre doit urgemment être réinventé, amendé, racheté afin que soient congédiées une bonne fois pour toute, comme le disait récemment Françoise Héritier qui a toute mon admiration, les irrépressibles stratégies de domination, et de me prêter donc une identité d'écrivain pour les quelques heures de cette belle fête nocturne.

Guillaume Poix

## Guillaume Poix - Théâtre

- *Les Présomptions*, 2013, sélectionnée en mars 2013 à la Mousson d'hiver)
- *Virgile n'a pas les épaules*, lue par l'Atelier volant au Théâtre national de Toulouse en juin 2013
- *Wave*, commande de l'institut français de Cotonou (Bénin) et jouée en Mars 2015
- *Waste*, mise en scène de Johanny Bert au théâtre de Poche de Genève, 2016
- *Tout entière*, créé au théâtre du Préau-Centre dramatique régional de Normandie-Vire, 2016.
- *Et le ciel est par terre*, créé à la Comédie de Béthune, 2017
- *Brûlent nos cœurs insoumis* (chorégraphie), de Christian et François Ben Aïm avec Ibrahim Maalouf (musique), créée à La Garance, 2017
- *Straight*, éditions Théâtrales, 2013, lauréate des Journées de Lyon des Auteurs de Théâtre 2014 et de l'aide à la création du CNT en novembre 2014, et sélectionnée au festival Regards Croisés 2015
- *Tout entière / Et le ciel est par terre*, éditions Théâtrales, 2017



Guillaume Poix  
*Tout entière /  
Et le ciel est par terre*  
Éditions Théâtrales,  
juillet 2017



Guillaume Poix  
*Straight*  
Éditions Théâtrales,  
novembre 2013

## Sites internet

Éditions Verticales

<http://www.editions-verticales.com/>

## Entretien avec Gaël Octavia

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**La fin de Mame Baby est votre premier roman mais pas votre premier livre publié. Jusqu'à présent, ce sont vos pièces de théâtre, notamment, Cette guerre que nous n'avons pas faite, (Lansman éditeur, 2014), Congre et homard (Lansman éditeur, 2012), Le Voyage (New-York, Rivarti Collection, 2009) qui ont été édités et mises en scène. Est-ce que l'écriture théâtrale précède l'écriture romanesque ou est-ce seulement un concours de circonstance ?**

**Gaël Octavia** Je m'essaie à l'écriture romanesque depuis l'enfance, à partir du moment où j'ai su lire, j'ai eu envie d'écrire. J'ai entamé quantité de romans et j'en ai achevé deux avant *La fin de Mame Baby*. Mais le premier, sitôt terminé, ne m'intéressait plus, je n'ai pas tenté de le faire publier. L'idée de ce premier texte m'est venue en 1995, quand je suis arrivée à Paris pour faire Maths Sup au lycée Fénelon, après avoir quitté la Martinique où j'ai grandi. Dans ma classe (sur cinquante élèves, nous n'étions que dix filles) j'étais la seule noire. Cette différence, loin de m'embarrasser ou de me faire souffrir, m'a rendue au contraire très heureuse. À l'âge où l'on a envie de se teindre les cheveux en violet ou porter des piercings pour se singulariser, moi, je n'avais rien à faire, j'étais déjà singulière ! L'expérience sociale d'être noir(e) en France est souvent évoquée à travers les obstacles et les difficultés somme toute réels qui en résultent. Ce n'est pas ce que j'ai vécu. Je trouvais beaucoup plus confortable d'être une noire à Paris que d'être une noire en Martinique. Au lycée Fénelon, j'avais une camarade de classe, française, blanche, tout à fait dans la « norme », que précisément cette « normalité » faisait souffrir et qui aurait voulu être autre. C'est elle qui a inspiré ce premier texte romanesque. L'histoire d'une fille qui rêve de se différencier. J'ai fini ce roman en 2002, plusieurs années après la fin

de mes classes préparatoires. J'étais contente d'avoir pu le terminer, mais je n'avais plus envie de le défendre et je suis passée à autre chose. J'ai écrit à peu près au même moment ma première pièce, *Le Voyage*, qui raconte l'histoire d'un migrant. Cette thématique m'intéressait beaucoup plus à ce moment-là. La pièce a été lue au Festival d'Avignon, en 2003, et publiée aux éditions Rivarticollecion en 2009. Puis, j'ai commencé dans la foulée un autre roman qui avait une structure assez complexe. Je l'ai fini (au bout de quatre ans), mais je sentais bien qu'il était bancal. Après avoir essuyé les refus des quelques éditeurs à qui je l'avais quand même envoyé, j'ai essayé de le retravailler plusieurs fois, en vain. Je ne suis pas arrivée à une forme satisfaisante. Néanmoins, je tiens à ce texte et je le reprendrai sans doute plus tard. Donc, l'écriture théâtrale ne précède pas l'écriture romanesque, c'est effectivement un concours de circonstance. Écrire un roman me prend beaucoup de temps. La temporalité n'est pas du même ordre que pour l'écriture dramatique.

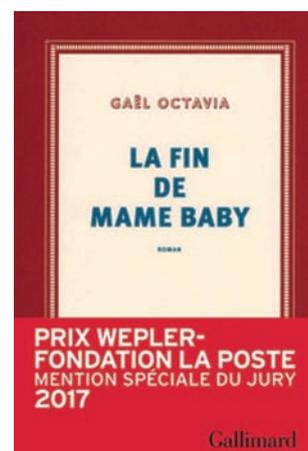
**Est-ce que l'écriture vous attire parce qu'elle permettrait de vivre plus intensément ? Dans votre discours vous avez dit : « Écrire, c'est avoir voix au chapitre. Et c'est un privilège encore plus grand d'écrire de la fiction, de pouvoir s'abstraire du réel pour aller droit au vrai. »...**

**G.O.** À la question que lui posait un journaliste, « qu'avez-vous fait pendant tout ce temps ? », Maryse Condé, qui a commencé à écrire tard, en admettant qu'écrire tard signifie quelque chose, a répondu : « j'ai vécu ». Et quand on connaît sa vie, on comprend. On peut vivre très intensément sans écrire. Je pense aussi qu'écrire ne doit pas être une béquille. Il ne faut pas croire qu'on néglige sa vie, ou qu'on a le droit de la négliger sous prétexte qu'on écrit. En revanche, quand je dis qu'écrire est un privilège, c'est



Gaël Octavia  
13 novembre 2017  
Photo © David Raynal

Gaël Octavia est née en 1977 à Fort-de-France et vit à Paris. Scientifique de formation, touche-à-tout autodidacte, ses champs d'exploration sont l'écriture, la peinture, la vidéo. Ses pièces de théâtre, lues ou créées en France, aux États-Unis et dans la Caraïbe, sont marquées par la société martiniquaise dans laquelle elle a grandi, tout en questionnant des thématiques universelles telles que les migrants, l'exclusion sociale, l'identité, la condition féminine... Elle a reçu la mention spéciale du jury Wepler Fondation La Poste 2017 pour *La fin de Mame Baby* (Gallimard / Continent Noir), son premier roman.



Gaël Octavia  
*La fin de Mame Baby*  
Éditions Gallimard,  
coll. Continents noirs, sept. 2017

Mention spéciale du jury  
Wepler Fondation la Poste 2017

parce qu'on s'empare d'une histoire, de personnes. Ceux qui écrivent des romans autobiographiques, qui mettent en scène des proches, livrent une version de l'histoire qui ne serait peut-être pas du tout la même si elle était racontée par un autre membre de leur famille. Pour autant, c'est la version de celui ou celle qui écrit qui va rester et être une référence. Il s'agit donc d'un pouvoir énorme. Quand je dis qu'écrire de la fiction est un privilège encore plus grand, c'est tout simplement parce que la fiction offre au narrateur tous les droits, et si le récit est bien mené, le lecteur rentre complètement dans l'histoire. Un « roman vrai » ne signifie pas qu'il raconte une histoire véridique, mais que le lecteur y adhère. Pour ma part, quand j'aime un roman, il me semble que les personnages sont en vie. Dans *l'Insoutenable légèreté de l'être*, par exemple, lorsque Thomas et Teresa meurent, c'est comme si je les avais perdus bien que je sache, évidemment, qu'ils n'existent pas.

### **Qu'est-ce qui déclenche l'écriture d'un texte, son sujet, son histoire ?**

**G.O.** C'est très mystérieux. Je peux vous dire que l'idée de ma première pièce de théâtre, *Le Voyage*, est née alors que j'écoutais une chanson de Beethova Obas, un chanteur haïtien que j'aime beaucoup. Dans cette chanson (en créole) intitulée *Abolisyon*, il fait référence aux Haïtiens qui travaillent dans les bateyes de Saint-Domingue, sans doute les gens les plus pauvres, les plus exploités et maltraités de la planète. Les premières phrases se traduisent ainsi : « Dis-moi sur quoi tu as marché sur le chemin parce que je vois que tu boites. » L'image de cet homme qui boite parce qu'il s'est blessé en marchant sur une épine ou un objet coupant a suscité en moi le personnage de la pièce, puis la pièce toute entière a pris forme.

### **Et qu'est-ce qui a déclenché plus particulièrement l'écriture de *La fin de Mame Baby* qui parle d'intimité, de relations de rivalité et de solidarité entre femmes majoritairement antillaises, où l'homme, indissociable de la violence, est absent et omniprésent à la fois ?**

**G.O.** Il s'agit de quelque chose de moins immédiat que pour *Le Voyage*. Je pense que c'est un roman qui naît de ma fascination pour les femmes antillaises. J'ai passé des années à les regarder, à m'interroger sur la manière dont elles se comportent. La façon, notamment, dont les mères traitent les filles. Ce n'est pas du tout en rapport avec ma propre histoire, mais j'ai pioché des caractéristiques, concaténé des situations observées chez mes voisines, tantes ou cousines. Les femmes de *La fin de Mame Baby* sont presque des archétypes. Il y a aussi le mythe du « potomitan », le pilier de la maison qui désigne la femme. Pour

autant, les Antilles ne sont pas une société matriarcale. Le pouvoir reste patriarcal. Les hommes ont tous les droits, les femmes, tous les devoirs. C'est donc une société matrifocale, dans le sens où de nombreux foyers sont principalement composés de mères qui élèvent seules leurs enfants, et qui parfois vivent encore chez leur propre mère. Les femmes n'ont pas le pouvoir de la vie extérieure, de la vie sociale etc., mais elles contrôlent leur petit monde à l'intérieur de leur maison. Il existe de nombreux proverbes aux Antilles sur le thème du potomitan. Par exemple, l'un d'eux dit que « la femme est une châtaigne parce que quand elle tombe elle repousse, alors que l'homme est un fruit à pain parce que quand il tombe, il s'écrase ». Ce mythe de la femme forte et courageuse qui se relève toujours semble valorisant mais il est un piège car il autorise les hommes à abandonner le foyer et à ne pas prendre leurs responsabilités. Il culpabilise aussi les femmes qui n'y arrivent pas, puisqu'on ne peut contredire un mythe. Il y a beaucoup de « Mariette », comme dans *La fin de Mame Baby*, qui plient, ploient, et n'arrivent pas à tout assumer, tenir le coup quoiqu'il arrive. Au départ, j'ai pensé d'ailleurs intituler le livre, *Stabat Mater*, la mère debout. Ce qui est ironique puisque Mariette est tout le temps assise...

### **Avec le personnage de Mame Baby, celui d'Aline aussi, il est question d'émancipation féminine, et ce par la culture, les études qui permettent une indépendance d'esprit, contrairement aux personnages de Suzanne, la « petite Blanche » ou de Mariette, dont la vie ne trouve un sens que dans une certaine dépendance...**

**G.O.** Mariette est en effet dépendante des hommes et ensuite de l'alcool. En même temps, elle a été une belle jeune fille qui avait de la personnalité, une espèce d'aura notamment sur les hommes. C'est elle qui prend en main Mame Baby quand elles sont enfants. Elle a du caractère, une force, mais elle n'a pas pris la mesure des dangers, des pièges qui guettent les filles. À travers ces personnages féminins, l'idée n'était pas d'asséner un mode d'emploi et d'affirmer qu'il faut s'émanciper par les études – ceci dit, je pense effectivement qu'il vaut mieux en faire, mes convictions personnelles sont plus proches de celles de Mame Baby -, mais de montrer quatre parcours, quatre femmes qui ont une idée bien à elles de leur émancipation. Même si elles viennent toutes de ce Quartier, elles n'ont pas eu la même vie, et ce qui semblait nécessaire ou être un acte de rébellion pour l'une ne l'était pas forcément pour l'autre. Je ne conçois pas Mariette et Suzanne comme des personnages foncièrement plus soumis. C'est pour cette raison que je fais dire à Mariette « j'ai voulu attraper un peu d'autre chose ». Elles veulent toutes un peu de bonheur

mais certaines le cherchent au mauvais endroit. Pour moi, être féministe, ce n'est pas culpabiliser les femmes, y compris celles qui se « trompent ». C'est surtout les comprendre et essayer d'appréhender leur chemin.

**Plusieurs histoires de vie se superposent dans votre roman et le lecteur découvre progressivement les liens qui les unissent ou les fils qui les relient. Est-ce que la construction de *La fin de Mame Baby* est venue avec l'écriture, avec l'avancée narrative, ou y avez-vous réfléchi avant la rédaction ? Avez-vous fait plusieurs versions du récit ?**

**G.O.** Je n'y ai pas réfléchi avant la rédaction. Je me suis lancée et c'est en écrivant que je me suis rendue compte de la complexité du récit. Il y a eu donc un premier jet qu'il a fallu reprendre. Le travail de réécriture avait pour visée d'élaguer et de restructurer de manière à clarifier. Il s'est fait sur plusieurs années. Tous les personnages étaient déjà là, les faits aussi, l'histoire elle-même, mais la forme était différente. Une des toutes premières versions était un dialogue, comme dans une pièce de théâtre. C'était Aline qui parlait et on ne savait pas trop si elle s'adressait à un psychanalyste, un policier ou un journaliste. Quelqu'un lui posait des questions sur sa relation à Mariette et elle répondait. J'ai trouvé que le texte était trop proche de la forme théâtrale, qui plus est, il ne me permettait pas de tout dire. J'ai fait différentes versions jusqu'à la version que mon éditeur a reçue et qui était la bonne.

**Le lieu du récit est décrit avec précision mais il n'est pas situé géographiquement, il n'est pas nommé... Pourquoi ce parti pris ?**

**G.O.** J'ai situé ce récit dans une banlieue HLM. Ce lieu imaginaire se nourrit d'endroits que j'ai connus. La ville d'Evry, par exemple, où j'ai passé quelques années, sans y vivre vraiment puisque l'école d'ingénieur dans laquelle j'ai étudié est une ville dans la ville ; mais je l'ai regardée, observée et elle m'a inspirée. Un certain nombre de caractéristiques ont alimenté mon récit : l'immense centre commercial, le théâtre à la programmation exigeante qui n'est pas forcément fréquenté par les gens du coin, le cinéma qui a fermé, la place en pente, les pitbulls aussi. Les gens qui habitent dans ce type de quartier n'ont généralement pas la parole dans la société. Je ne me sentais pas autorisée à m'approprier leur parole, ni ne sentais la légitimité de nommer telle ou telle banlieue puisque je n'y ai pas véritablement vécu. Il y a aussi des éléments de mon quartier d'enfance. La cuisine dont il est question dans le roman, c'est la Martinique : le chocolat chaud fait aux grandes occasions et qu'on appelle le « chocolat première communion », le Bois d'Inde qui est l'épice typique de la cuisine martiniquaise...

**Vous écrivez (page 65) « On ne juge jamais une femme, à l'Assemblée. On ne la condamne pas, quoi qu'elle ait pu faire. On estime que toute femme recèle une blessure secrète qu'il faut panser en festoyant. » Parlez-nous de cette assemblée des femmes du Quartier qui, si elle ne juge pas, efface une partie de la vérité...**

**G.O.** L'assemblée a deux fonctions qui, bien que distinctes, se rejoignent. L'une est de permettre aux femmes de se rassembler, sorte de groupe un peu féministe, de soutien, de parole, et l'autre, c'est en quelque sorte l'« église de Mame Baby ». Il s'agit de propager la parole de Mame baby, de raconter sa vie, écrire sa légende, faire durer, perdurer son souvenir censé fortifier les femmes. Mais il y a des contradictions puisque la légende de Mame Baby implique d'effacer Mariette. Dans son aspect un peu religieux, l'assemblée des femmes tombe dans le travers qui est celui de tous ceux ou celles qui écrivent des légendes, qui bâtissent des mythes. Tous les mythes reposent sur des mensonges. Ici, le mensonge c'est de gommer Mariette alors qu'elle a été l'amie d'enfance de Mame Baby.

**Quels sont vos projets d'écriture ?**

**G.O.** Depuis la parution de ce roman, j'ai écrit une courte pièce de théâtre et un recueil de poésie qui s'intitule *A cappella des promesses et des oubliées*. C'est un ensemble éclectique qui réunit une quarantaine de poèmes écrits entre 2001 et aujourd'hui, reliés par la même thématique. Ils racontent tous des histoires d'amour du point de vue féminin. Et comme je dessine – de manière autodidacte, une exploration libre et sans prétention –, il y a aussi une dizaine de dessins publiés dans le recueil. J'ai également commencé l'écriture d'un autre roman qui en est à ses débuts. Il va encore explorer les relations entre les femmes, mais sur un mode très différent de *La fin de Mame Baby*.

**Le jury du Prix Wepler Fondation La Poste 2017 vous a attribué la mention spéciale pour votre premier roman. Que vous apporte cette distinction ?**

**G.O.** Une grande joie, un encouragement. J'ai d'abord été très heureuse de figurer dans la sélection du Prix. Vu la quantité de livres qui paraissent à la rentrée littéraire, je suis vraiment touchée que mon roman ait été remarqué. Je ne m'attendais pas du tout à recevoir quoi que ce soit. J'ai mis du temps à réaliser et je n'ai pas pu écrire mon discours après avoir reçu la nouvelle, j'y ai juste réfléchi le lendemain, en prenant des notes pendant le trajet qui me menait à la brasserie Wepler...

## Discours de réception Gaël Octavia

D'abord, je voudrais exprimer ma joie que ce roman m'ait offert de rencontrer mon éditeur, Jean-Noël Schifano, et ma gratitude qu'il ait accueilli cette Mame Baby arrivée par la Poste avec une hospitalité sans doute napolitaine : une chaleur jamais démentie, une bienveillance inconditionnelle, un enthousiasme qui lui a donné confiance en elle.

Ma gratitude va également au virus de l'écriture qui s'est immiscé en moi depuis l'enfance. Ce soir plus que jamais, j'ai conscience qu'écrire est un privilège. Ecrire, c'est avoir voix au chapitre. Et c'est un privilège encore plus grand d'écrire de la fiction, de pouvoir s'abstraire du réel pour aller droit au vrai, en quelque sorte.

Aidée de la magie de l'abstraction, de la puissance de l'imagination, je suis allée puiser dans ce qui reste pour moi une source intarissable d'émerveillement, de perplexité, de fascination : les femmes antillaises – martiniquaises en particulier –, leurs relations de rivalité et de solidarité, la manière dont elles reçoivent la violence et la transmettent. Ces femmes, j'ai pu les téléporter, les transplanter dans ce Quartier à la géographie floue mais dont la latitude, on le devine, est proche de celle où nous nous trouvons ce soir.

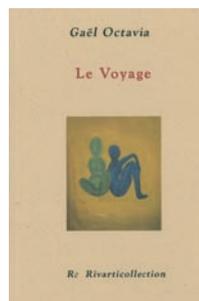
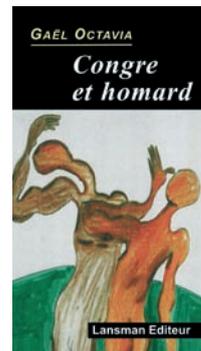
*La fin de Mame Baby* est un roman de femmes où l'homme est omniprésent, un roman qui parle d'intimité et de société. Plutôt qu'un portrait, c'est le portrait de relations qui s'y dessine. L'envie de raconter *La fin de Mame Baby* m'est venue il y a bien longtemps, mais l'ironie du sort a voulu que ce livre voie le jour cette année. Cette année où les relations entre les femmes et les hommes, justement, sont questionnées avec tant de fracas. La plupart des personnages de cette histoire partagent une croyance : celle que la virilité est indissociable de la violence, que virilité et violence se confondent presque. Cette croyance, les questions qu'elle suscite et leur corollaire – si oui, comment œuvrer pour qu'il en soit autrement ? – ont une résonance troublante avec l'actualité.

La violence est nommée dès les premières pages de *La fin de Mame Baby*, mais je ne voudrais pas vous laisser croire qu'elle est l'essence de ce texte. Je crois y avoir mis plus de résilience que de violence, plus d'amour, de tendresse et de délicatesse que de haine et de brutalité. Je voudrais que ce livre console plus qu'il ne heurte. Que par les voix des personnages comme par la poésie que j'ai conviée dans cet objet romanesque, il berce celles et ceux qui le liront, comme le fauteur à bascule berce le personnage de Mariette. Qu'il les apaise, comme un bon chocolat chaud.

Gaëlle Octavia

### Gaël Octavia - Théâtre

- *Cette guerre que nous n'avons pas faite*, Lansman Éditeur, 2014 - Prix du meilleur texte francophone du concours ETC Caraïbes/Beaumarchais 2013  
Création en 2016 (prod. Makeda du Bhoot) par Luc Clémentin avec Vincent Vermignon ; résidence de création à Lilas en Scène en 2016 ; tournée 2017 à Tropiques-Atrium (scène nationale de Martinique) et l'Artchipel (scène nationale de Guadeloupe)
- *Congre et homard*, Lansman Éditeur, 2012  
Création en 2011 (prod. Textes en Paroles) par Dominik Bernard, avec Dominik Bernard et Joël Jernidier ; Festival d'Avignon OFF 2011 (T.O.M.A, Chapelle du Verbe Incarné) ; tournée en 2011-2012 en Guadeloupe, Martinique, Haïti, Guyane.
- *Le voyage*, éditions Rivarticollecion, 2009 ; réédition numérique Textes en Paroles, 2014  
Création en juin 2013 par Magali Piatti au Tremplin Théâtre (Paris)
- *Séraphin, péri en mer* (pièce radiophonique)  
Créée sur Guadeloupe Première en 2012



### Sites internet

Éditions Gallimard / Continents Noirs

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Continents-Noirs>

Gaëlle Octavia

<http://goctavia.free.fr/>

# Extraits choisis

Guillaume Poix, *Les fils conducteurs*  
Prix Wepler Fondation La Poste 2017  
© Éditions Verticales, 2017

## Page 15

Thomas crée, Anne admire : ensemble, ils contemplent le monde, l'un le reproduisant, l'autre s'étant elle-même reproduite pour que vive l'espèce.

Thomas est un citoyen binational : sa mère, élevée dans le Valais comme toutes ses aïeules, peut se targuer d'être pleinement suisse. Son père, plus revu depuis des lustres et dont le prénom n'importe guère, n'a pas le loisir de prétendre à pareille distinction car, issu d'une lignée de médecins grenoblois, il doit se contenter d'un passeport français brun-bordeaux qui ne soulève plus l'enthousiasme des foules.

Mère et fils arpentent ainsi cette plateforme neuve et tout à fait feng shui à la recherche d'une émotion esthétique à même d'animer l'après-midi dominical puisque, bienfait du musée, il est ouvert les dimanches. (...) Outre les collections permanentes – on y passera après au pas de course pour dire que -, on est venus voir une exposition photographique dont Anne a pensé qu'elle serait une source d'inspiration pour son fils, lui qui s'apprête à partir pour l'Afrique occidentale, territoire justement immortalisé ici par un collègue inconnu de Thomas dont on envie le talent, le réseau et la toute jeunesse. (...)

Thomas s'arrête sur l'un des clichés les plus frappants de cette exposition intitulés « L'art funéraire ghanéen : mystères, splendeurs et trivialités ». On y distingue une vingtaine de doigts reposant sur ce qui ressemble à un cercueil coloré ; la différence de taille entre les deux paires de mains renseigne sur l'identité de leurs propriétaires, si bien qu'on se plaît, dans la divagation que suscite l'image, à y voir celles d'une mère et de son fils veillant un homme qui serait mari et père. Les deux êtres endeuilés caressent d'un geste résigné le bois bariolé qui renferme le corps du défunt dont le fils – mettons : Jacob, âgé de onze ans – doit sentir qu'il oublie déjà le visage et la voix, la mort de son père le rejetant aux marges d'une vie que ses mains, si fines soient-elles, et Dieu qu'elles le sont, ne suffiront pas à rappeler. Voilà ce que serait l'instant capté – l'intimité violée.

## Page 98

Chaque fois que revient le soleil, Jacob quitte donc sa couche pour s'enfouir dans une autre, draps de plomb, mercure et cadmium. Les interdictions d'Ama ont été, avouons-le, facilement levées. Elle s'est vite aperçue que c'était toujours ça et que les profits pourraient grimper à mesure que le savoir-faire de Jacob se polirait. Fermant les yeux sur les activités de son fils, elle a fini par comprendre comment se déroulent les négociations et les reventes, et ce que le circuit permet, à terme, d'espérer. Les substances que recherche Jacob ont acquis à ses oreilles un prestige incomparable ; elles scellent, de leurs sonorités fantastiques et profonde, un pacte, une promesse à laquelle le fils adosse ses efforts quotidiens, persuadé que les mots peuvent s'ouvrir comme des malles pleines de pierres, qu'à l'intérieur des mots, il y a le secret de la victoire, la clé qui ouvre l'espace immense des désirs. Alors Jacob se dit les mots, il les chuchote en même temps qu'il s'adonne à la fouille, comme si les dire les rendait palpables.

Plomb, mercure et cadmium, incantation revigorante, que viennent aussi rallier cuivre, aluminium, platine, étain, fer ou nickel. Ce sont les matières attendues, scrutées, recueillies, patiemment démantelées, mais surtout fréquentes : c'est l'environnement de travail, c'est le décor usuel, la géographie familière sur laquelle évoluent les ouvriers d'Agbogbloshie et que surplombe Gifty. Il y a aussi de plus précieux trésors dont on tait le nom, par superstition. Or, argent et terres rares sont les somptueux noms tabous des divinités supérieures qu'on traque et convoite au milieu de la boue, des cendres et des déchets. On ne se risque pas à les nommer, ces déesses de l'abondance, d'abord parce qu'il faut une patience infinie pour les

extraire de leurs milieux digitaux et que seuls les plus aguerris des orpailleurs y parviennent, mais également parce que leur manipulation est périlleuse, leur quantité infime, et leur quête conflictuelle. (...)

Gaël Octavia, *La fin de Mame Baby*  
Mention spéciale du jury 2017  
© Éditions Gallimard, Continents Noirs, 2017

## Page 49

J'aurais voulu retrouver le cinéma à mon retour. J'aurais salué l'ouvreuse, la même qu'autrefois, quoique striée de rides et gagnée par l'embonpoint, qui se serait tenue derrière la vitre de Plexiglas. En me tendant mon ticket, elle n'aurait rien dit, mais m'aurait regardée avec insistance, comme pour lire un message caché enfoui dans mes traits, sans y parvenir. Hélas, le cinéma avait fermé pendant mon absence. Nos cinéphiles et ceux des petites villes alentour étaient invités à se rendre dans un gigantesques multiplex à une vingtaine de kilomètres de chez nous. Le Quartier avait laissé faire une telle chose sans lutter. C'était normal. Il avait toujours été fataliste, le Quartier, sachant déployer son énergie guerrière contre lui-même, mais désarmé face au monde extérieur. Il avait été question de fermer le théâtre aussi, mais des gens de Paris avaient signé une pétition. Ils avaient signé en masse, alors voilà, le théâtre et sa programmation exigeante sont toujours là.

(...)

À l'assemblée, personne ne m'a reconnue. Personne ne m'a reconnue nulle part, à vrai dire, et si le cinéma avait été en place, si l'ouvreuse avait été à son poste, elle ne m'aurait pas reconnue non plus.

Avant mon retour ici, je pensais qu'il m'aurait suffi de faire quelques pas autour de la gare, chez les commerçants, pour que quelqu'un me tape dans le dos et se mette à parler du passé. Il n'en fut rien. Outre le fait que bon nombre de petits commerces avaient capitulé face aux franchises du centre commercial, sans que je sache ce qu'étaient devenus leurs propriétaires, aucune silhouette familière, parmi les passants qui vaquaient à leurs affaires, ne s'est arrêtée pour me saluer, ni même me dévisager.

(...)

Moi qui avais appréhendé ces retrouvailles avec la ville qui m'avait vue grandir, j'ai goûté l'expérience d'y être une étrangère. Il m'a semblé que c'était la meilleure manière d'être de retour.

## Page 101

L'homme. Il est vrai que ce n'est pas ma mère qui intéresse Mariette, c'est l'homme. Ce qu'elle voudrait, c'est que je lui parle d'un homme dont je serai follement amoureuse. C'est l'homme qui obsède les femmes comme Mariette. Elle passe sa vie à mettre en garde des jeunes filles imaginaires contre les ravages de la passion, mais le jour où une jeune femme en chair et en os semble avoir compris le message, elle s'en méfie, la considère avec un mélange d'incrédulité et de déception. « Il faut bien les aimer, tout de même ! »

Aux yeux des femmes comme Mariette, comme Suzanne, l'amour est une nécessité du même ordre que la nourriture – qui du reste obéit aux mêmes paradoxes du dehors et du dedans, de l'autre et du soi, de l'alchimie et de la chimie. Comme il n'est jamais question d'un homme que j'aimerais ou que j'aurais aimé, Mariette cultive le soupçon. Elle essaye parfois de décrypter un air rêveur ou une fleur rouge desséchée accrochée à mes cheveux.

« Vous qui êtes si jolie, Aline. Il y a bien un homme... »

Mais le fait est que je n'ai pas d'amant, et que je n'ai pas envie d'en avoir.

« J'aime », devrais-je lui dire pour la rassurer.

Bien sûr que j'aime. J'aime à la manière de Mame Baby, qui aimait tout le Quartier, tout le monde.

# Les lauréats depuis 1998

## LE PRIX

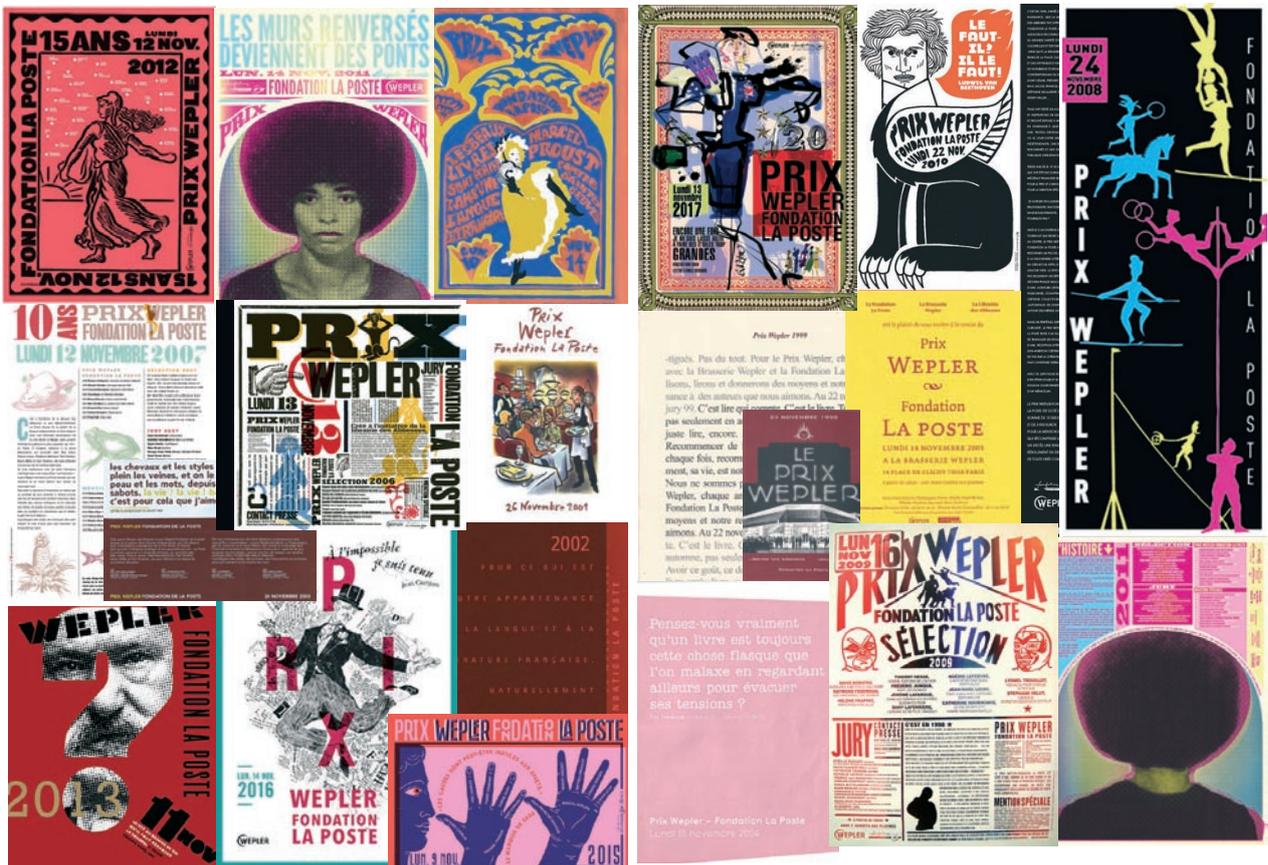
- 1998 Florence Delaporte, *Je n'ai pas de château*, Gallimard  
1999 Antoine Volodine, *Des anges mineurs*, Seuil  
2000 Laurent Mauvignier, *Apprendre à finir*, Minuit  
2001 Yves Pagès, *Le théoriste*, Verticales  
2002 Marcel Moreau, *Corpus scripti*, Denoël  
2003 Éric Chevillard, *Le vaillant petit tailleur*, Minuit  
2004 François Bon, *Daewoo*, Fayard  
2005 Richard Morgiève, *Vertig*, Denoël  
2006 Pavel Hak, *Trans*, Seuil  
2007 Olivia Rosenthal, *On n'est pas là pour disparaître*, Verticales  
2008 Emanuelle Pagano, *Les mains gamines*, P.O.L  
2009 Lyonel Trouillot, *Yanvalou pour Charlie*, Actes Sud  
2010 Linda Lê, *Cronos*, Christian Bourgois  
2011 Éric Laurent, *les Découvertes*, Minuit  
2012 Leslie Kaplan, *Millefeuille*, P.O.L  
2013 Marcel Cohen, *Sur la scène intérieure*, Gallimard  
2014 Jean-Hubert Gailliot, *Le Soleil*, L'Olivier  
2015 Pierre Senges, *Achab (séquelles)*, Verticales.  
2016 Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*, Seuil  
**2017 Guillaume Poix, *Les fils conducteurs*, Verticales**

## LA MENTION

- 1999 Vincent de Swarte, *Requiem pour un sauvage*, Pauvert  
2000 Richard Morgiève, *Ma vie folle*, Pauvert  
2001 Brigitte Giraud, *À présent*, Stock  
2002 Thierry Beinstingel, *Composants*, Fayard  
2003 Alain Satgé, *Tu n'écriras point*, Seuil  
2004 Jean-Louis Magnan, *Anti-Liban*, Verticales  
2005 Zahia Rahmani, « *Musulman* », Sabine Wespieser  
2006 Héléna Marienskié, *Rhésus*, P.O.L  
2007 Louise Desbrusses, *Couronnes, boucliers, armures*, P.O.L  
2008 Céline Minard, *Bastard Battle*, Léo Scheer  
2009 Héléne Frappat, *Par effraction*, Allia  
2010 Jacques Abeille, *Les jardins statuaires*, Attila

- 2011 François Dominique, *Solène*, Verdier
- 2012 Jakuta Alikavazovic, *La blonde et le bunker*, L'Olivier
- 2013 Philippe Rahmy, *Béton armé*, La Table Ronde
- 2014 Sophie Divry, *La Condition pavillonnaire*, Noir sur Blanc
- 2015 Lise Charles, *Comme Ulysse*, P.O.L
- 2016 Ali Zamir, *Anguille Sous Roche*, Le Tripode
- 2017 Gaël Octavia, *La fin de Mame Baby*, Gallimard , Continents Noirs**

## Les affiches depuis 1998

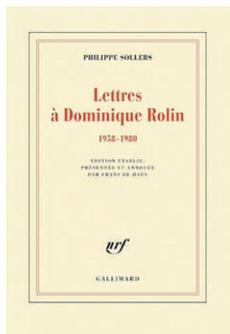


Montage réalisé par N. Jungerman

## Philippe Sollers

# Lettres à Dominique Rolin

Par Corinne Amar



« Tout y est : lumière intérieure, effet d'irradiation, sensualité, peau, bijoux, extraordinaire impression de confort et de repos que donne la beauté indifférente à elle-même (elle ne se trouve pas belle, évidemment). Il ne manque que la baguette magique (...). Elle va partir en riant dans un carrosse, mais je la retrouverai.

Et je la retrouve. Il faut insister un peu : moi 22 ans, elle 45, est-ce bien raisonnable ? Pas du tout, c'est la raison même. En route pour la féerie qui dure, à l'écart. L'amour ne peut être que clandestin, c'est sa définition », écrit Philippe Sollers, dans *Un vrai roman. Mémoires*, bien des années plus tard\*.

C'est l'histoire d'une rencontre entre deux écrivains, Philippe Sollers et Dominique Rolin, et d'un amour qui s'inscrit dans la durée, lié de manière mystérieuse, indissoluble par un pacte commun, et jusqu'à la fin de sa vie à elle, en 2012. Lorsqu'il la rencontre en 1958, Sollers est un tout jeune auteur de vingt-deux ans qui publie son premier roman, *Une curieuse solitude* où l'éducation sentimentale d'un adolescent riche et oisif épris d'une jeune femme espagnole plus âgée que lui\*\*. Il n'en est pas à son tout premier essai, puisqu'un an plus tôt déjà, il a fait paraître, dans le numéro 3 de la revue *Écrire*, publiée aux mêmes éditions, *Le Défi*, une nouvelle de trente-cinq pages qui préfigurait ce roman. À l'époque, il s'appelle Philippe Joyaux, n'a pas encore vingt et un ans, date légale de la majorité. Sans l'accord nécessaire de ses parents pour publier, il opte pour un pseudonyme, et se choisit désormais le nom de Sollers : *sollus* et *ars*, en latin, « tout entier art ». Dominique Rolin a quarante-cinq ans, huit romans déjà publiés dont *Artémis*, cette année de leur rencontre, est jurée du prix Femina, dont elle a reçu le prix pour *Le souffle*, en 1952, est éblouissante. Elle est née à Bruxelles, issue d'une famille bourgeoise, en deuil d'un second mari, décédé quelques quinze mois plus tôt, et qu'elle a profondément aimé.

Ce sont deux-cent cinquante-six lettres choisies adressées à Dominique Rolin, écrites entre 1958 et 1980, que Philippe Sollers publie aujourd'hui, non l'intégralité (un deuxième volume est à venir), et non leur correspondance échangée, mais un parti pris de laisser entendre deux aventures singulières. Les réponses de la destinataire seront semble-t-il publiées en 2018. On sait aussi qu'après la mort de la romancière, la Fondation Roi Baudouin de Belgique a acquis les milliers de lettres échangées entre les deux écrivains, entre 1958 et 2008.

Ils se rencontrent le 28 octobre 1958, à l'occasion d'une réception organisée par le directeur des Éditions de Seuil qui veut présenter son jeune espoir entré en littérature. Deux mois plus tard, le jeune séducteur envoie sa première missive. « Bordeaux, le 31 déc. 1958, Chère Dominique, cela m'ennuie un peu d'avoir à vous admirer. Je sors d'*Artémis* et voilà un grand livre (...) » Il loue le roman, lui dit son bonheur de l'avoir lu, de la connaître, lui fait envoyer des chocolats, espère la revoir. Il est conquis. Elle semble résister un peu, il insiste. Dans la deuxième lettre datée du 16 février 1959, un mois et demi plus tard, tout est déjà là, en germe, et le ton n'est plus le même : « Dominique chérie, jamais les mots ne m'ont paru plus inutiles quand il s'agit de toi. (...) Tu es si proche de moi, si mêlée à moi, que j'ai envie de te parler comme à moi-même (...). Tu me rends si libre ma chérie, si plein de pouvoirs secrets. (...) » Il l'appelle mon amour, elle lui manque aussitôt, il lui écrit de Paris, de Bordeaux, de son île (l'île de Ré, où la famille Joyaux possède une propriété au bord de l'océan), il lui parle du temps qu'il fait, de ses fréquentes crises d'asthme, de ses projets d'écriture... Il lui écrit qu'il rêve d'elle presque chaque nuit. Elle est là, elle est partout. « (Le Martray) Mercredi (18 avril 1962), Moi aussi mon amour, je n'ai que toi dans un monde décidément trop petit. Dire qu'il faut recommencer chaque jour dans le même système, un soleil, une lune, le même corps... Si tu n'étais pas là, je crois que j'aurais depuis longtemps cédé à l'épuisement de la monotonie... » Ils se sont reconnus d'emblée, ils s'aiment, leur différence d'âge les invite à la clandestinité, ils s'en font un joyeux rempart, souscrivant à ce qu'ils appellent le *plan* ou l'*axiome*, cet accord tacite entre amour, écriture, expérience intérieure et travail, qui leur donne des ailes, leur fait fuir les conventions, nouant entre eux une complicité intellectuelle qui les soudera pour toujours, malgré le mariage de Philippe Sollers avec Julia Kristeva au tout début du mois d'août 1967. *Je pense à toi constamment*, lui écrira-t-il, comme pour la rassurer, le 15 juillet, dans cette lettre où il évoque sa fascination du moment pour la Chine et le chinois. *Il me semble que si j'ai mérité quelque chose dans ma vie, c'est que tu sois bien, que tu*

*comprendes dans quel espace je te parle et je te fais signe – au-delà de tout mais de très près.*

Il parle de la musique qu'il écoute au moment où il lui écrit, du roman en cours et de *son mouvement de germination*, de ses problèmes de santé, de ses lectures nombreuses – la Bible, Virgile, Dante, Nietzsche, Chateaubriand, Rimbaud, Joyce... – de l'écriture qui tient la première place dans sa correspondance. Car c'est à sa destinataire qu'il dédie ses livres, elle, dont il est sûr qu'elle sait bien le lire, elle qu'il veut emmener en août au Louvre admirer le ciel peint des sarcophages égyptiens, elle avec qui il arpente Venise familière si régulièrement, aime Barcelone... Il se voudrait être Cyrano pour soudain, la submerger d'un millier de lettres d'un seul coup, ou alors être un derviche tourneur, ou encore, être Ali, elle, Baba : il invente pour elle des contes orientaux, des mots, des exclamations, tels des codes connus d'eux seuls. « Je veux que tu comprendes entre les lignes », écrit-il. Il travaille beaucoup, il progresse, le lui attribue fièrement. Parfois, un rien, il désespère, mais c'est un battant optimiste. *Si tu voyais mon manuscrit*, lui dit-il, par moments, *un pot de peinture !* Il lui confie l'intérieur de ses constructions littéraires, de ses partis pris esthétiques, ses secrets de fabrication. Elle n'en dira rien à personne. Il aime l'océan, est sensible à ses couleurs, va nager dix minutes, on est samedi, il essaye d'attraper le facteur qui arrive plus tôt ce jour, il glisse dans sa lettre une plume de mouette exprès pour elle... Il l'aime, il l'adore, il l'embrasse, il fait chaud, des papillons partout, des aiguilles de pin, des étoiles, le vent est léger, velouté et noir, on est en août 1980... Il signe ses lettres d'une petite fleur sous les deux premières lettres de son prénom. Ainsi donc, va l'amour, vingt-deux ans après...

« Celui que je nommerai beaucoup plus tard Jim (à cause de Joyce) m'a écrit : notre rencontre l'a rendu heureux, il souhaite me revoir, il précise qu'il n'aime pas les choses inabouties. Je lui plais. Il me plaît. Après tout, pourquoi pas ? » (Dominique Rolin, *Journal amoureux*)

L'édition des lettres est établie, présentée et annotée par Franz de Haes, critique littéraire belge, familier de l'œuvre de Dominique Rolin et Philippe Sollers.

\* *Un vrai roman. Mémoires*, Folio 2009, p 101.

\*\* *Une curieuse solitude*, Seuil, 1958.

\*\*\* Dominique Rolin, *Journal amoureux*, Folio 2000, p.14.

Philippe Sollers

*Lettres à Dominique Rolin (1958-1980)*

Édition établie, présentée et annotée par  
Frans De Haes

Gallimard, Coll. Blanche, 400 pages.

## Geneviève Haroche-Bouzinac Henriette Campan

Par Gaëlle Obiégly



Toute jeune, Henriette Campan entre au service des filles de Louis XV. À partir de là, sa vie se passe dans l'intimité de la cour, c'est-à-dire dans son versant féminin. L'ouvrage que lui consacre Geneviève Haroche-Bouzinac est très riche. La biographe épouse la trajectoire d'une femme à l'esprit bien fait dont le portrait moral se détache

sur une fresque historique aux retournements considérables. Une multitude d'épisodes de la vie d'Henriette montre dans le détail le contexte social et matériel où elle évolue. La mise en perspective historique alterne avec des faits traités comme des actualités à la trace infime. Tout cela est raconté au présent, ce qui a pour effet de nous faire suivre Henriette Campan pas à pas, de nous faire éprouver la temporalité de l'incertain. Le livre s'ouvre sur une scène d'intérieur. Une petite fille assiste à des bouleversements politiques. Ceux-ci lui parviennent, ainsi qu'à nous lecteurs, par des dialogues et des actions. Et non par le biais d'un récit. Le parti pris du livre est celui-ci. Nous prenons part aux événements grâce aux focalisations de l'auteure. Les scènes sont croquées sur le vif. Nous appréhendons les faits avec une sorte d'innocence, comme l'enfant dont nous suivrons la marche jusqu'à la fin. L'essentiel de la vie d'Henriette Campan aura justement consisté à s'occuper d'enfants, de jeunes filles. Les circonstances ont favorisé sa vocation.

L'historienne Geneviève Haroche-Bouzinac fait usage d'archives brillamment intégrées à ce long texte qui accorde une place importante à la description du cadre pour mieux nous faire entrer dans la vie d'Henriette Campan. Les objets, les vêtements, la matière inscrivent les personnages dans la réalité de leur existence. Les visages nous apparaissent dans la singularité de leur expression. La peinture d'histoire, les scènes de genre, la nature morte se côtoient pour nous faire pénétrer dans les diverses époques traversées par

Henriette Campan. Fille d'un interprète, elle doit à ce père une éducation solide. C'est une jeune fille savante. Elle dispose d'une chambre dotée d'« un bureau de hêtre garni de cuir ». Le père a engagé une gouvernante anglaise et fait venir des maîtres de harpe, de guitare. Henriette joue de la harpe avec talent. Elle décline les tragédies de Racine et de Corneille. Elle brille dans l'étude des lettres et des langues. Le père met en garde ses enfants contre les dangers de l'enrichissement. Il les encourage à la solidarité. Et surtout, il les incite à faire bon usage de leur raison et à cultiver leur talent. Henriette gardera à l'esprit cette sagesse paternelle. C'est probablement ce qui fera la cohérence de sa vie. Ce legs auquel elle fera honneur, Henriette le formule dans ses mémoires qui ont alimenté les études sur Marie-Antoinette, l'Ancien Régime et la période révolutionnaire où sa vie s'illustre discrètement. On l'appelle encore Miss Genet lorsqu'elle entre au service des filles de Louis XV, en tant que lectrice. Quelques années plus tard, dans l'église St-Louis de Versailles, somptueusement décorée, les orgues retentissent quand y entre Henriette au bras de son père. Elle épouse François Campan. Louis XV s'est éteint la veille. Tout change pour Henriette, dans sa vie privée et dans sa vie professionnelle. Elle entre au service de la nouvelle reine qui bientôt ne pourra plus se passer d'elle. Alors qu'à l'inverse, François Campan l'abandonne très peu de temps après leurs noces. Il part sur le champ dans la patrie des arts, en Italie. La jeune mariée se rapproche de ses beaux-parents. Ils lui prodiguent de précieux conseils pour servir la reine. Attention de tous les instants, discrétion, réserve, ne jamais recevoir de confidences, ne pas sortir de sa place et pratiquer l'art d'ignorer. Henriette accompagnera ainsi Marie-Antoinette jusqu'à la fin. À la formation intellectuelle et morale qu'elle doit à son père, Henriette ajoute le savoir-faire de ses beaux-parents. Elle met toute son énergie à réussir dans sa charge. Elle est appréciée. La famille royale s'entoure de serviteurs en qui elle a confiance. On verra le rôle d'Henriette Campan évoluer durant la période révolutionnaire. D'assistante, elle devient confidente de la reine en plein désarroi. Marie-Antoinette a toujours manqué d'assurance. Elle se sent plus à l'aise avec ses femmes de compagnie qu'avec ses égales par le rang. Elle ne cache pas sa fébrilité lorsqu'il lui faut soutenir une conversation avec l'épouse du tsarévitch Paul. C'est une épreuve insurmontable pour elle que de dialoguer avec cette femme savante, ce qui la conduit à s'absenter pour rejoindre Henriette à qui elle demande un verre d'eau. La vacuité caractérise les conversations à Trianon. Et Henriette apporte sa note aux témoignages nombreux sur l'inconsistance de la reine et de son cercle intime. Malgré son ennui, qu'elle

dissimule, Henriette Campan se voue au confort de sa maîtresse dont elle gère les dépenses. Mais l'on peut dire que la fin violente de ce règne lui ouvrira la voie pour une vie à sa hauteur. Dès 1794, elle se donne à l'éducation des jeunes filles en fondant une école dont elle a mûri la méthode. Après avoir servi la cour, vécu la Révolution, elle entame une existence nouvelle et cette fois pleine de sens. Bien que le rôle d'Henriette Campan prenne une ampleur politique, nous la suivons toujours pas à pas. Le récit porte son attention sur le quotidien de l'Institutrice, un quotidien dominé dès lors par la réflexion et l'organisation. L'historienne Geneviève Haroche-Bouzinac parvient à nous faire oublier ce que l'on croit savoir, c'est-à-dire l'histoire dans ses grandes lignes, pour nous faire avancer sur des chemins de traverse. Henriette Campan a tiré toutes les leçons de la Révolution et de sa malheureuse vie conjugale. Son expérience l'amène à fonder une école, l'institut de St Germain-en-Laye. Un projet de vie utile l'anime : envisager l'éducation comme une préparation à gagner sa vie s'il le faut. L'institutrice dirige l'institut avec le souci d'une évolution possible dans la vie d'une femme. Elle a compris la nécessité de ne pas dépendre d'un époux. Elle a vécu aussi l'ambivalence d'une situation de servitude auprès de la reine. Après la Révolution, les élèves sont au fait de l'instabilité des choses humaines. La morale d'Henriette Campan fait immédiatement sens. Les effectifs de l'institut de St-Germain-en-Laye sont de plus en plus nombreux. La notoriété de l'institutrice s'accroît. On y accueille des petites et des jeunes filles de tout âge, de tout milieu, de tout niveau. Les sœurs de Bonaparte, Caroline et Pauline, y entrent vers dix-sept ans, sachant à peine lire et écrire. Elles garderont des liens très solides avec Mme Campan qui plus tard deviendra la surintendante de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur à Ecouen dont l'Empereur lui confiera la mise en œuvre. La période post-révolutionnaire se singularise par ses accès de misogynie et le projet d'Henriette Campan, qui vise à donner à la société des femmes d'esprit, devra s'amender pour suivre les directives de Napoléon. Obéir alors ne l'amène-t-elle pas à trahir ses principes ?

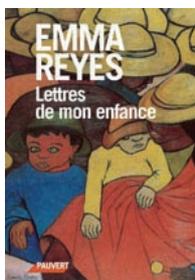
---

Geneviève Haroche-Bouzinac  
*La vie mouvementée d'Henriette Campan*  
 Éditions Flammarion, 2017.

# Dernières parutions

Par Élisabeth Miso, Corinne Amar

## Correspondances



**Emma Reyes, *Lettres de mon enfance*.** Traduction de l'espagnol (Colombie) Alexandra Carrasco. Préface Piedad Bonnet. La peintre colombienne Emma Reyes (1919-1997), proche de Frida Kahlo et de Diego Rivera, a résidé à Buenos Aires, Mexico, Paris, Washington, Rome et en Israël avant de se poser à Périgueux dans les années soixante. Son ami Germán Arciniegas l'invite un jour à écrire ses souvenirs d'enfance. De 1969 à 1997, elle lui adresse vingt-trois lettres, dans lesquelles elle retrace la jeunesse

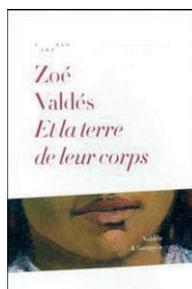
chaotique et romanesque qui fut la sienne. À cinquante ans, en conteuse hors pair, elle restitue toute la candeur et l'intensité de son regard de petite-fille. Enfant illégitime, elle voit le jour à Bogotà et vit avec sa sœur Helena et le petit Eduardo sous la coupe de Mlle María, une femme maltraitante dont elle ne sait rien. Elle a pour seul horizon la misérable pièce aveugle qui leur sert de foyer et la décharge où elle joue avec les autres enfants de ce quartier pauvre. Après le départ traumatisant d'Eduardo, un voyage à dos d'âne les conduit à Guateque, une ville des Andes. Là, recluse dans une grande demeure, Emma se prend de passion pour le nouveau-né de Mlle María. Un déménagement scelle l'abandon du bébé. L'artiste se souvient parfaitement de la violence de cet arrachement et de son désespoir d'alors. « Je crois que c'est à ce moment que j'ai su d'un coup ce qu'était l'injustice, et qu'à quatre ans, un enfant pouvait désirer ne plus vivre et être englouti dans les entrailles de la terre. » Un temps, elles séjournent dans un théâtre, décor prompt à aiguïser son imaginaire avec ses costumes et son piano mécanique. Mais ce bonheur est de courte durée, Mlle María les abandonne à leur tour. Les deux sœurs sont recueillies par des nonnes. De peur qu'on ne se débarrasse encore d'elles, elles se jurent de ne rien révéler de leur passé. « [...] entre Helena et moi une sorte de pacte secret et profond ; un sentiment inconscient d'être seules au monde et de ne nous appartenir que l'une à l'autre. » Leur quotidien est un cauchemar. Brimées par les religieuses, soumises dix heures par jour à des tâches domestiques et à des travaux de broderie, les pensionnaires de ce couvent de Bogotà sont laissées sans instruction, uniquement nourries de récits effrayants et culpabilisants sur le Ciel et l'Enfer. « Nos vies étaient dépourvues d'avenir et nous n'aspirions qu'à filer tout droit du couvent au Ciel sans effleurer le monde. » Une clé dérobée par Emma à dix-huit ans lui ouvrira les portes d'un tout autre destin. Parallèlement à la parution de ces Mémoires épistolaires, une rétrospective se tient jusqu'au 8 janvier au Musée d'art et d'archéologie du Périgord. Éd. Pauvert, 260 p., 19 €. Élisabeth Miso

## Récits



**Jacques Ferrandez, *Entre mes deux rives*.** « [...] je me suis toujours demandé comment je pourrais la raconter, cette Méditerranée, ce brûlant et merveilleux foyer de civilisation et de tragédie, comment la raconter personnellement. Aujourd'hui, il est aussi peut-être temps pour moi d'interroger, à travers mon rapport à Camus, tout ce qui me relie à l'Algérie et plus généralement à la Méditerranée. D'une rive à l'autre. De mes deux rives. Entre mes deux rives. » L'album *Le premier homme* achevé, sa troisième adaptation en

bande dessinée d'un texte d'Albert Camus, après *L'Hôte* et *l'Étranger*, Jacques Ferrandez s'est attelé à un livre autobiographique. Il est né à Alger en 1955 mais a grandi à Nice où son père médecin a choisi de se fixer en 1956. Depuis trente ans, l'Algérie et de manière plus large la Méditerranée occupent une place centrale dans son travail. Pour sa saga des *Carnets d'Orient*, il a ainsi amassé au fil du temps une documentation conséquente sur Alger, de la Conquête aux années 1930, et y est retourné pour la première fois en 1993 à la mort de son père. Dans les mots de Camus, il entend beaucoup de sa propre histoire familiale et de son attachement à sa terre natale. Le quartier de Belcourt à Alger dépeint dans *Le premier homme* est aussi le sien et les parcours de l'écrivain et de son père présentent bien des similitudes. « Ils sont tous les deux issus du même quartier populaire, ils viennent de la même région d'Espagne, ils ont fréquenté la même école communale puis le même lycée, ils se sont élevés de la même façon dans l'échelle sociale [...] » Des planches, des croquis, des photographies illustrent sa plongée dans l'œuvre de Camus, son souci constant de ne pas la trahir, les astuces de scénario ou visuelles pour contourner les difficultés de l'adaptation. Le dessinateur raconte comment l'expression graphique s'est imposée à lui dès son plus jeune âge, comment il a trouvé dans l'alliage de l'image et de l'écrit le moyen de partager ce qu'il ne pourrait traduire autrement. Les notions d'engagement, de morale, de justice, de résonance entre expérience intime et Histoire collective si chères à Camus innervent sa perception de la Méditerranée. Dans tous ses voyages au Maghreb, en Syrie, au Liban, en Irak, à Istanbul ou à Sarajevo, dans ses dessins, dans ses rencontres lumineuses comme dans les traces de conflits, d'exil, Jacques Ferrandez cherche à comprendre ce qui réunit ou déchire les Hommes. Éd. Mercure de France, Traits et portraits, 224 p., 24,50 €. Élisabeth Miso



**Zoé Valdès, *Et la terre de leur corps*.** On pense à ses modèles au corps brun, nues, rondes, alanguies, quand on pense à Gauguin. C'est un bref récit vibrant en couleurs, charnelles, puissantes, un hommage à la figure de Paul Gauguin (1848-1903), où l'écrivain imagine le peintre sur l'île où il a passé ses derniers jours, Hiva Oa. Elle se glisse dans sa tête, il est seul, souffrant, appelant morphine et arsenic pour soigner une jambe malade, il est syphilitique et gémissant épuisé de lutter, et pourtant, encore épris de

désir, et traversé par la beauté autour de lui. Elle le suit dans ses ultimes errances, fait revivre les toutes jeunes femmes qu'il a aimées... « Plongé dans les souvenirs, son corps brûlait comme un volcan en éruption, parfois en raison des fièvres, d'autres fois, sous un impérieux désir charnel qui était la seule chose qui semblait ne pas l'oublier. Quand le désir de la chair remplaçait et gagnait en en délire le déchaî-

nement des spasmes de douleur, il se disait alors qu'il avait eu un bon jour et qu'il pourrait vivre un peu plus. » Alors, il se remet à la peinture. À Paris, en 1891, alors, ruiné, il a tout quitté, famille et vie professionnelle, fui la civilisation occidentale, pour Tahiti, puis les îles Marquises, à la recherche d'une inspiration quasi mystique. Il n'y a pas vraiment trouvé le paradis... La nouvelle collection de littérature de la RMN-Grand Palais, Cartels, née de rencontres inédites entre des grands auteurs de fiction du XXI<sup>e</sup> siècle et des artistes majeurs de l'histoire de la peinture, donne à vivre un univers qui se livre à travers un regard intime. Ici, le texte, habillé de pages de garde illustrées pour déployer les œuvres auxquelles il renvoie, fait par ailleurs écho à l'exposition, au Grand Palais, consacrée au peintre, Gauguin l'alchimiste, jusqu'au 22 janvier 2018. Traduction de l'espagnol (Cuba) par Albert Bensoussan, éd. RMN Grand-Palais, 60 p., 14,90 €. Corinne Amar

## Romans autobiographiques



**Patrick Modiano, Souvenirs dormants.** Les souvenirs ne dorment jamais tout à fait, des visages, des voix, des noms, des lieux peuvent remonter à la surface au détour d'une rue. Pour Jean D., Paris est semé de fantômes et il lui suffit d'arpenter cette ville pour que des souvenirs enfouis se rappellent instantanément à lui. « Paris est ainsi constellé de points névralgiques et des multiples formes qu'auraient pu prendre nos vies. » Patrick Modiano semble avoir mis beaucoup de lui-même dans ce narrateur évoquant sa jeunesse

dans les années soixante. Même adolescence solitaire, même propension à la fugue, même obsession de la mémoire, des personnes disparues, même façon de consigner scrupuleusement ses rencontres dans des carnets. « C'est ainsi qu'il suffit de croiser une personne ou de la rencontrer à deux ou trois reprises, ou de l'entendre parler dans un café ou le couloir d'un train, pour saisir des bribes de son passé. Mes cahiers sont remplis de bouts de phrase prononcés par des voix anonymes. », Jean D., inscrit à la Sorbonne pour retarder le service militaire, fréquente les cafés à l'aube, écrit des paroles de chansons, fait un drôle de commerce de livres anciens et s'intéresse aux sciences occultes. Entre dix-sept et vingt-deux ans, des femmes croisent sa route. Mireille Ourousov, Geneviève Dalame, Madeleine Péraud, Martine Hayward, Madame Hubersen. Le récit ne dit rien d'une éventuelle intimité charnelle mais s'attache plutôt à l'étrangeté de ces rencontres, à la sensation de rêve qui en émane, allant jusqu'à prendre des allures de polar avec celle dont il tait le nom et qui tue un homme accidentellement. Il est question de moments partagés souvent énigmatiques, de personnes qui entrent dans votre existence pour en sortir aussitôt et qui peuvent curieusement réapparaître des décennies plus tard, de ces gestes ou de ces mots sources d'indices, du mystère entre les êtres, des couches de la mémoire. Ce bref récit poursuit la même inspiration que les livres précédents et laisse filtrer la voix si singulière du romancier nobélisé en 2014. Éd. Gallimard, collection Blanche, 112 p., 14,50 €. Élisabeth Miso.

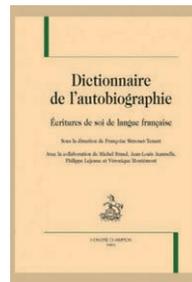
**Shulem Deen, Celui qui va vers elle ne revient pas** (traduit de l'anglais par Karine Reigner-Guerre). L'écrivain américain vient d'être couronné du Prix Médicis essai. Il raconte dans un roman autobiographique comment il a vécu au cœur de l'une des communautés hassidiques les plus extrêmes et isolées des États-Unis (et pourtant, non loin de New York), avant d'avoir le courage de s'en émanciper, dans le désarroi et la souffrance. Comment un jour perd-on la foi ? À treize ans, élevé dans une



famille juive ultra-orthodoxe, Shulem décide de s'inscrire dans une école talmudique de la communauté hassidique Skver, sans savoir qu'il entre dans un monde coupé du monde extérieur, un vase clos où les hommes et les femmes ne marchent pas sur le même trottoir, où le mariage est imposé par la communauté, où la radio, les livres non religieux sont interdits ; une vie seule consacrée à l'étude du Talmud et des textes sacrés, aux rites et aux prières. Mariage imposé à dix-huit avec une jeune fille qu'il aura vu en tout sept minutes. Viennent très

rapidement, un, deux, cinq enfants... Jusqu'au jour où, trentenaire, il ose appuyer sur le bouton radio du lecteur de cassettes sur le meuble de la cuisine. Sa vie bascule. Sa soif de connaître le dehors, ses questions, la bibliothèque municipale où, en cachette, il va emprunter des livres, la découverte d'Internet, la création d'un blog sur lequel il ose partager ses doutes, où il se réfugie la nuit, l'ambition d'être un jour écrivain, vont remettre en cause toutes ses vérités, et lui faire entrevoir d'autres horizons possibles. Il comprend qu'il a perdu la foi, qu'il ne peut plus mentir, se cacher, qu'il veut vivre libre. Il est exclu de sa communauté pour hérésie. Une écriture magnétique dans sa pureté, sa sensibilité, son humilité d'humaniste. Une magnifique traduction. Éd Globe, 413 p., 22 €. Corinne Amar.

## Dictionnaire (autobiographie)



**Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française.** **Françoise Simonet-Tenant**, professeur de littérature française (université de Rouen - CÉRÉDI), a dirigé cet ouvrage avec la collaboration de **Michel Braud** (université de Pau et des Pays de l'Adour - CRPHLL), **Jean-Louis Jeannelle** (université de Rouen - CÉRÉDI), **Philippe Lejeune** (fondateur à l'ITEM du groupe de recherche « Genèse et autobiographie » et président de l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique) et **Véronique**

**Montémont** (université de Lorraine - ATILF). À travers 455 entrées réparties entre plusieurs catégories (auteurs, œuvres, genres, notions techniques et termes littéraires, supports et instruments, entrées thématiques, entrées géographiques, époques et mouvements littéraires, outils et lieux de travail), 192 spécialistes explorent les écritures de soi dans une large continuité historique et dans l'espace francophone. Ce dictionnaire, s'il peut être un outil de travail pour des étudiants, enseignants, bibliothécaires, a été conçu pour être accessible à un plus large public : tout lecteur-amateur d'écritures autobiographiques. Bien des entrées concernent la correspondance. Honoré Champion éditeur, 2017, 848 p., 65 €.

Sur le site Fabula : [https://www.fabula.org/actualites/f-simonet-tenant-j-l-jeannelle-et-alii-dictionnaire-de-l-autobiographie\\_79849.php](https://www.fabula.org/actualites/f-simonet-tenant-j-l-jeannelle-et-alii-dictionnaire-de-l-autobiographie_79849.php)

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Festivals

#### **Festival littéraire Le Goût des Autres – 7ème édition Du 18 au 21 janvier 2018, Ville du Havre**



Le festival s'inscrit dans le cadre de la politique culturelle menée par la Ville du Havre en faveur du développement de la lecture et qui a pour nom « Lire au Havre ».

La 7ème édition porte sur le thème des littératures new-yorkaises.

Depuis sa création en 2012, le festival littéraire Le Goût des Autres place au cœur de sa ligne artistique et culturelle le développement des projets de territoire, plus particulièrement des projets d'écriture en direction de tous les publics, par le développement de résidences...

**Little Man** : un atelier d'écriture de et par l'illustrateur Antoine Guilloppé accompagné par le performeur musical havrais Blvck Sand.

Le réseau Lire au Havre, réseau des bibliothèques municipales du Havre, les écoles primaires du Havre, et le festival Le Goût des Autres, s'associent pour mettre en place un projet pédagogique et artistique qui va permettre à deux cent soixante-dix élèves de découvrir un auteur-illustrateur incontournable dans le paysage de la littérature jeunesse, Antoine Guilloppé.

**Le Noël D'Auggie Wren** de Paul Auster : un atelier d'écriture et de lecture à voix haute par l'auteur Thomas Scotto accompagné par la musicienne Pauline Denize et la comédienne Laëtitia Botella.

En collaboration avec le Contrat de Réussite Educative Départemental de la Seine-Maritime, et la compagnie de théâtre havraise Les Nuits Vertes, le festival propose de novembre 2017 à janvier 2018 une résidence d'écriture et de lecture à voix haute à partir de l'oeuvre de Paul Auster, Le Noël D'Auggie Wren.

Organisés au collège Marcel Pagnol du Havre, les ateliers d'écriture et de pratique de lecture à voix haute seront animés par la comédienne-metteur en scène de la compagnie Les Nuits Vertes, Laëtitia Botella. Ils permettront de sensibiliser douze classes du collège, de la sixième à la troisième. Le travail d'écriture s'articulera autour d'une nouvelle épistolaire entre Paul Auster et les élèves. Il permettra ainsi de développer l'imaginaire de ces derniers et de les décomplexer par rapport à l'acte d'écriture. La mise en pratique de la lecture à voix haute du texte Le Noël D'Auggie Wren favorisera le développement de la confiance en soi, une écoute nouvelle, une curiosité de la littérature.

Dans le cadre de ses missions de formation continue auprès des enseignants du second degré, la Région académique Normandie proposera une formation pilotée par la Délégation académique à l'action culturelle intitulée « Atelier académique d'écriture ». Les enseignants en formation travailleront durant une journée avec l'écrivain Olivia Rosenthal (Prix du livre Inter 2011) et l'éditrice havraise Élodie Boyer.

En collaboration avec Le Labo des histoires, l'association nationale dédiée à l'écriture, les centres sociaux de la Ville du Havre et les associations du territoire havrais, proposent un projet d'ateliers d'écritures et de lectures à voix haute autour de l'ouvrage de Neal Cassidy, *Dingue de la vie & de toi & de tout*.

Ce projet de médiation culturelle, centré autour d'un travail d'écriture de correspondances, s'articulera de deux manières :

Mise en place d'ateliers d'écriture de correspondances fictives à la manière de Neal Cassidy, animés par l'écrivain havrais Isabelle Letélié à l'intention d'un groupe constitué de jeunes de 12 à 25 ans repérés par les des centres sociaux du territoire du Havre.

Lancement d'un concours d'écriture de nouvelles épistolaires à la manière de Neal Cassidy auprès de l'ensemble des havrais âgés de 18 à 25 ans. Un jury constitué remettra un prix aux meilleures nouvelles (Invitations pour la grande nuit du Goût des autres). Les plus belles correspondances, retenues pas le jury, seront lues par leurs auteurs à la radio du festival.

## Prix littéraires

### Prix des Postiers Écrivains – 3ème édition Remise du Prix le 16 janvier 2018

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Le 2ème Prix des postiers écrivains, remis le 11 janvier 2017 par Philippe Wahl a récompensé Jean-Luc Manet pour *Trottoirs*, publié aux éditions IN8.

Romain, un SDF, arpente les rues de Paris, ressasse les souvenirs d'un bonheur passé et rêve sur le corps d'une prostituée venue de l'Est. Un premier sans-abri, un frère donc, est assassiné, très vite suivi d'un second puis d'un troisième. La peur s'empare de la communauté des laissés-pour-compte.....

L'auteur donne la parole à ceux qui marchent, ces émouvants somnambules qui subissent un quotidien sans futur.

Une mention spéciale a été attribuée à Maurice Trépos pour *Les cinq voyages de L'Antoinette, l'odyssée d'un trois-mâts autour du monde 1903-1912*, paru aux éditions Coop Breizh.

En suivant l'Antoinette en ce début de XXème siècle, on bourlingue de port en port et sur tous les continents... Ces cinq voyages riches en péripéties fourmillent d'anecdotes et de références littéraires. Ils sont illustrés par près de 300 documents d'époque... un témoignage passionnant et émouvant sur les derniers grands navires à voiles et leurs équipages.

Remise du Prix le 16 janvier lors de la cérémonie des vœux du Président

<http://www.fondationlaposte.org/projet/le-prix-des-postiers-ecrivains-2eme-edition/>

## Expositions

### Barbara Jusqu'au 28 janvier 2018. Cité de la Musique, Philharmonie de Paris



Barbara : une longue dame brune, un visage aux traits dessinés, des textes ciselés chargés de mélancolie, telle est l'image en clair-obscur qui s'impose sur papier glacé. L'exposition propose au contraire de passer derrière le rideau : elle raconte l'histoire d'une petite fille juive à l'enfance meurtrie, qui décida que le spectacle serait sa vie et le théâtre, le décor de son quotidien ; elle dévoile la femme que devint Barbara, vibrante et lumineuse.

Manuscrits, correspondances, dessins, d'innombrables documents inédits confiés par les proches de la chanteuse laissent deviner la Barbara intime, passionnée, comme ces courriers bouleversants qui éclairent une facette méconnue de Barbara : son investissement auprès des autistes, des prisonniers et des malades du sida.

La Fondation La Poste finance l'impression de 5000 exemplaires d'un télégramme vierge issu des collections du musée de La Poste invitant les visiteurs à écrire un mot d'admiration à Barbara pendant la durée de l'exposition.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/expositionbarbara>

Cité de la musique - Philharmonie de Paris  
221, avenue Jean-Jaurès  
75019 Paris

## Autres Manifestations

## Théâtre

**Quand souffle le vent du nord**  
**Le vendredi 12 janvier 2018**  
**Théâtre municipal de Castres**



Emmi Rothner adresse un mail de résiliation au magazine Signe. Son courrier arrive par erreur dans la boîte mail d'un certain Léo Seigné : à une lettre près, les deux adresses mails sont identiques. Il le lui signale. Elle s'excuse... Peu à peu, une correspondance s'engage donnant naissance à une amitié de plus en plus intime. La tentation d'une rencontre réelle naît. Mais est-ce que les sentiments envoyés et reçus par e-mails pourront tenir et faire face à une vraie rencontre ?

Entre désir et humour, Quand souffle le vent du nord explore la naissance du sentiment amoureux.

Le vendredi 12 janvier 2018 de 21:00 à 22:15  
 Théâtre municipal de Castres  
 place de la République  
 81100, Castres  
[culture@ville-castres.fr](mailto:culture@ville-castres.fr)

**Moi, et François Mitterrand de Hervé Le Tellier**  
**Le samedi 13 janvier 2018**  
**Théâtre du Val-d'Osne, 94410, Saint-Maurice**



Hervé, homme simple, vient de se séparer de Madeleine. Il a besoin de se confier et c'est au Président de la République qu'il choisit de s'adresser, directement. Nous sommes en 1983, le secrétariat de Mitterrand lui répond par une lettre type : » Vos remarques seront prises en considération... ». Mais pour Hervé, une vraie correspondance débute, une amitié naît. À l'Élysée, sans relâche, il raconte sa vie, ses moments maussades, ses joies, ses vacances à Charleville-Mézières. Il prodigue ses conseils. Le Président répond. Irrésistiblement naïf et sincère, Hervé le sait : il est l'ami du Président.

De Hervé Le Tellier  
 Mise en scène Benjamin Guillard

Le samedi 13 janvier 2018 de 20:00 à 22:00  
 Théâtre du Val-d'Osne  
 49, rue du Maréchal-Leclerc  
 94410, Saint-Maurice  
[t2r@charentonlepont.fr](mailto:t2r@charentonlepont.fr)

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

### Janvier-février 2018

**Picasso Cocteau – Correspondance 1915-1963. Éditions Gallimard, 25 janvier 2018**

Correspondance introduite, rassemblée et annotée par Pierre Caizergues et Ioannis Kontaxopoulos. La correspondance croisée entre Pablo Picasso (1881-1973) et Jean Cocteau (1889-1963) en grande partie inédite, couvre la période qui s'étend de 1915 à 1963, année de la mort du poète. Elle apporte des compléments utiles à leur biographie, et à l'histoire du XX<sup>ème</sup> siècle. Cocteau est le seul à avoir entretenu des liens amicaux et une correspondance aussi volumineuse et ininterrompue avec le peintre espagnol. Trois périodes se succèdent : les premières années, de 1915 à 1923, sont celles d'une relation enthousiaste qui porte ses fruits autant pour l'évolution esthétique des deux artistes que pour leur collaboration. Picasso insuffle chez Cocteau le vocabulaire de l'avant-garde et de la modernité, le poète entraîne le peintre dans l'aventure des Ballets Russes. Cocteau publie en 1923 une des premières monographies consacrées au peintre. Leurs liens se distendent entre 1927 et 1949, mais en critique d'art avisé, Cocteau reste

PICASSO / COCTEAU  
**Correspondance**  
 ÉDITION DE PIERRE CAIZERGUES  
 ET IOANNIS KONTAXOPOULOS  
 ART ET ARTISME GALLIMARD / NOUVEAU RENAISSANCE



sensible aux œuvres majeures de son ami dont les sculptures d'assemblages hétéroclites suscitent des réflexions encore peu connues aujourd'hui. Une troisième période, de 1950 à 1963 s'amorce à la faveur de leur installation dans le midi de la France. Mais leur amitié est ternie par une méfiance et une exaspération mutuelles, tandis que l'admiration réciproque perdure. Leurs échanges artistiques influencent leur œuvre, graphique de Cocteau, tandis que le travail de Picasso s'inspire du goût de l'invention verbale étourdissante du poète français.

**La Revue de la BNU de Strasbourg : numéro spécial Gutenberg. Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg, janvier 2018.**



À l'occasion des 550 ans de la mort de l'inventeur de l'imprimerie en Occident, Johannes Gutenberg, la BNU s'associe au master Métiers de l'édition de l'Université de Strasbourg pour publier un numéro spécial de sa publication périodique « La Revue de la BNU » (les numéros parus sont feuilletables sur [www.bnu.fr](http://www.bnu.fr), rubrique « Action culturelle »). Conçu comme un travail commun entre bibliothécaires et étudiants du master (de la recherche des auteurs jusqu'à la conception graphique), ce projet entend aborder l'héritage de Gutenberg sous différentes facettes : rappel des étapes de l'apparition de l'imprimerie dans le monde, regards actuels sur le personnage et l'histoire de son invention, inscription de cet héritage dans une histoire européenne de l'évolution de l'imprimerie et ses conséquences (notamment sur la démocratisation progressive de l'objet imprimé), regards sur l'imprimerie aujourd'hui, particulièrement par rapport à la « révolution numérique », réception actuelle de Gutenberg, y compris à travers les institutions qui perpétuent son héritage ou encore les monuments commémoratifs qui lui sont consacrés. Le numéro spécial fera également place à des interventions de jeunes graphistes et typographes contemporains, revisitant à leur manière les thématiques toujours actuelles de la création graphique et de la didactique visuelle. « La Revue » abordera ainsi, sous des angles variés et originaux, les thèmes (essentiels dans les bibliothèques, mais pas seulement...) de la création et de la diffusion des objets imprimés, et au-delà, de la médiatisation de l'information et de la communication de masse. Dans le cadre de l'année de festivités programmée par l'Espace européen Gutenberg, la parution de ce numéro sera présentée lors d'une table ronde avec les étudiants et les auteurs, le 3 février 2018, soit le jour même de l'anniversaire de la disparition de Gutenberg.  
<http://www.bnu.fr/action-culturel/publications/>

**De face, de profil, de dos. Correspondance croisée George Besson & Henri Matisse, Éditions L'Atelier Contemporain, février 2018.** Publication de la correspondance croisée, intégrale et inédite du peintre Henri Matisse avec l'éditeur et critique d'art George Besson, augmentée de la reproduction de documents inédits et l'édition de textes critiques.



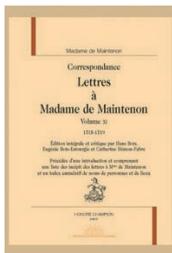
En 1907 George Besson est amené à côtoyer Marcel Sembat (avocat et journaliste, fondateur de la SFIO). Chez les Sembat, il découvre les œuvres de Matisse avant de connaître l'homme (Marcel Sembat était l'époux de Georgette Agutte – peintre et sculpteur – et tous deux avaient une passion commune pour l'art de leur époque). Quand en 1912 Besson lance la revue *Les Cahiers d'aujourd'hui*, Marcel Sembat rédige un article sur Matisse. Après la Grande Guerre lorsque Besson reprend la publication de la revue, Matisse lui accorde volontiers quelques dessins. En 1917 ils deviennent « intimes » et Besson fut l'artisan de la première rencontre entre Matisse et Renoir à Cagnes, quelques mois avant la mort du maître.

De 1918 à 1920 Matisse est à Nice, son rythme de travail est intense. L'échange épistolaire se poursuit. Même s'il connaît George Besson de longue date, Matisse ne s'épanche pas et garde une certaine retenue. Dès 1941 la correspondance montre que l'artiste a le souci de faire connaître son œuvre. Dans le contexte de la guerre, les liens avec Besson se resserrent à la faveur de l'hospitalisation de Matisse, et de son isolement.

Les relations n'ont pas toujours été faciles entre les deux hommes, des périodes de silence apparaissent lors de deux conflits de nature professionnelle : d'une part en 1924, lorsque la fille de l'artiste souhaite renégocier le contrat d'édition de Matisse avec Besson alors directeur artistique des Editions Crès et Cie. Ensuite en 1938, au sujet d'une polémique entre Matisse et Claude Roger-Marx, l'artiste demandant à Besson d'intervenir pour que le critique modifie son texte.

<http://editionlateliercontemporain.net/>

**Lettres à Mme de Maintenon - Volume XI - 1715-1719 et lettres non datables. Éditions Honoré Champion, le 9 janvier 2018.**



Ce tome XI est le dernier volume de l'édition intégrale et critique de la correspondance de Mme de Maintenon. Il contient 562 lettres et billets adressés à la Marquise ainsi que neuf lettres autographes trouvées après la publication des tomes précédents. Les lettres à Mme de Maintenon proviennent de 99 correspondants différents et s'étendent sur les dernières années de sa vie, de 1715 à 1719 : les Papes Alexandre VIII et Innocent XII, Louis XVI, le Dauphin, la Dauphine, les reines d'Angleterre et d'Espagne, les rois Philippe V d'Espagne et Jacques II d'Angleterre, le Duc et la Duchesse de Bourgogne, mais aussi Fénelon, Louis Antoine de Noailles, Mmes des Ursins, de Dangeau...

Ces lettres documentent la Révocation de l'Édit de Nantes, la paix de Ryswick en 1697, l'acceptation du testament de Charles II d'Espagne en 1700...

Les lettres et billets de Mme de Caylus représentent presque les deux tiers de ce corpus.

La dernière maladie et la mort du Roi constituent un sujet important dans ce volume ; à partir

de la fin mai 1715, les lettres permettent de suivre en détail la fin de la vie de Louis XIV. On y suit également le sort malheureux du Prétendant Jacques III qui, après une nouvelle tentative pour reconquérir la couronne anglaise, doit se retirer définitivement au-delà des Alpes. Au cours de ces années, la bulle Unigenitus continue à déchirer l'Église de France. Les différents essais d'accommodement du Régent restent vains. Jusqu'à la fin de sa vie Mme de Maintenon s'inquiète de l'opiniâtreté des évêques qui refusent d'accepter sans réserve la bulle.

Ce volume contient une liste des Incipit des lettres adressées à Mme de Maintenon, ainsi qu'un index cumulatif des noms de personnes et de lieux de la correspondance passive (t. VIII-XI). Les lettres de ce tome apportent une source précieuse à l'historien en montrant de nouveau le rôle important joué par Mme de Maintenon pour de nombreux contemporains.

<https://www.honorechampion.com/fr/champion/10738-book-08534714-9782745347145.html>

#### Lettres de Beckett, Volume IV. Éditions Gallimard, février 2018

Le quatrième et dernier volume des lettres de Beckett accompagne l'auteur au long des vingt-quatre dernières années de sa vie. Au cours de ces années, il produit quelques-unes de ses œuvres les plus raffinées et les plus denses, des pièces pour le théâtre qui incluent *Pas moi, Pas, Solo, Berceuse, Impromptu d'Ohio* et *Catastrophe*. Pour la télévision, il écrit *Trio du Fantôme*, ... *que nuages...*, *Quad* et *Nacht und Träume*. Et en prose, à la redoutable densité des œuvres des années soixante, fait suite l'ampleur lyrique de la seconde « trilogie » formée de *Compagnie, Mal vu mal dit* et *Cap au pire*. En 1969, Beckett reçoit le prix Nobel de littérature et ses lettres le montrent aux prises avec les contraintes qui accompagnent sa réputation internationale croissante. Plus tard, les lettres révèlent un homme soucieux de son héritage, comme on le voit dans ses rapports avec biographes et archivistes. Les introductions critiques renseignent sur le contexte historique ; sont également fournis chronologies, notes explicatives et profils des principaux correspondants de Beckett.

Avec ce dernier volume, l'ambitieux projet de réunir et publier la correspondance de Beckett prend corps et fin.

<http://www.gallimard.fr/>



#### Epistolaire, revue de l'AIRE. n° 43, Eros dans la lettre, 2017

EROS DANS LA LETTRE : Eric Walbecq, Introduction – Bénédicte Obitz, « Le je(u) amoureux dans les lettres érotiques de Beaumarchais » – Gwenaëlle Sifferlen, « Extraits érotiques de la correspondance de Juliette Drouet à Victor Hugo » – Yvan Leclerc, « Flaubert : obscénités épistolaires d'un jeune homme » – Marlo Johnston, « Les lettres érotiques de Guy de Maupassant » – Jean-Marie Seillan, « Huysmans correspondancier érotique.

Le corps et les mots » – Jean Paul Goujon, « Un correspondant masqué : Pierre Louÿs » – Bruno Fuligni, « Monsieur le commissaire... », Lettres à la police sur les affaires de moeurs » – Eric Walbecq, « Willy, Curnonsky, Louÿs et leurs belles amies » – Alexandre Dupouy, « L'Enchanteur pornographe » – Philippe Di Folco, « Dirty Letters – Petite histoire de la correspondance érotique entre James Joyce et Nora Barnacle ».

Perspectives : Entretien avec Annie Ernaux, « Autour des lettres ». Propos recueillis par Karin Schwerdtner – Philippe De Vita, « Georges Méliès épistolier. Projection et bricolage d'une résurrection ». Chroniques : Benoît Mélançon, « Curiosités » – André-Alain Morello, « Etat présent des études sur la correspondance de Marguerite Yourcenar » – Marianne Charrier-Vozel, Vie de l'Épistolaire. – Agnès Cousson dir, Bibliographie.

Recherche : Comptes rendus – Résumés des articles – Abstracts.

<http://www.epistolaire.org/>

Nous vous souhaitons  
de Joyeuses fêtes  
de fin d'année  
et de belles lectures !

Les livres  
soutenus  
par la  
Fondation  
La Poste  
en 2017





## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)